

jean-michel lienhardt

anne et godefroy



S

Anne et Godefroy

Au Moyen Âge, ils n'avaient pas de site internet,
mais ils s'en passaient très bien!

Mais pas vous... alors, visitez notre site au :
www.soulieresediteur



Jean-Michel Lienhardt

Anne et Godefroy



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2011
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Jean-Michel Lienhardt

Anne et Godefroy

(Collection Graffiti ; 7)

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-144-9

I. Titre. II. Collection.

PS8573.I39A76 2011 jC843' .54 C2011-940766-3
PS9576.I39A76 2011

Illustration de la couverture :
Francesco Hayez (1791-1881)
Le baiser

Conception graphique de la couverture :
Annie Penchrec'h

Copyright © 2011
Soulières éditeur et Jean-Michel Lienhardt
ISBN 978-2-89607-144-9 (version papier)
ISBN 978-2-89607-293-4 (version PDF)

Tous droits réservés

*Aux élèves de l'école
À l'Orée-des-Bois de Val-Bélair,
près de Québec.*

*Je sais bien que beaucoup d'entre vous
sont encore trop jeunes
pour lire ce livre.*

*J'ai quand même voulu vous le dédier,
comme marque de mon passage parmi vous.*

*C'est un genre de cadeau, à ma façon,
un cadeau pour vous, les derniers élèves
dont j'aurai été le directeur.*

Du même auteur

La mémoire des hommes, éditions Médiaspaul,
1988

Chat de gouttière, éditions Médiaspaul, 1993

Bruno et moi, éditions Pierre Tisseyre, 1995

L'exil de Thourème, éditions HMH Hurtubise,
1996

Secrets de guerre, éditions HMH Hurtubise,
1997

La demoiselle mystérieuse

EN CET APRÈS-MIDI DE L'AN 1117, LE SOLEIL IRRADIAIT LA CAMPAGNE DE TOUS SES FEUX. LA CHALEUR INVITAIT À L'INDOLENCE.

Jannequin, un garçon de huit ans, avait trouvé refuge à l'ombre d'un grand chêne, tandis que ses moutons paissaient sur le flanc de la colline dominant la ferme paternelle. Il adorait cet endroit, qui lui offrait une vue superbe sur la vallée en contrebas. Au loin, il pouvait distinguer les reflets d'argent d'une grande rivière. Son père lui avait dit que c'était un fleuve, la Loire. Il lui avait même promis de l'y emmener un jour, afin qu'il puisse admirer les bateaux qui naviguaient sur ses eaux paresseuses.

Pour l'heure, Jannequin s'amusait à suivre des yeux un convoi de fourmis chargées de butin. Subitement, un grondement de son chien l'alerta.

— Tout doux, Noiraud. Du calme, beau chien.

Mais l'animal continuait à grogner sourdement en direction de la forêt.

Le garçon porta son regard vers l'orée du bois. Effrayé, il se dissimula derrière un tronc d'arbre et risqua un coup d'œil circonspect, afin de s'assurer qu'il n'avait pas rêvé.

En ces années 1100, tout mouvement insolite dans les campagnes de France pouvait représenter un danger. Sous la figure aimable d'un inconnu se cachait peut-être un truand prêt à tuer pour quelques écus, ou simplement pour le plaisir. La semaine dernière encore, la ferme de Laurent Paturin, à quatre lieues de là, ne s'était-elle pas fait saccager par des malotrus ? Son père lui avait donc appris la prudence. Le garçon se laissa glisser jusqu'à terre et se coula derrière un escarpement rocheux. À l'abri des regards, il se releva et se mit à courir, s'écorchant les pieds dans le chemin rocailleux.

C'est tout essoufflé qu'il déboucha dans la cour de la ferme. Il contourna la grange, mais buta sur un cochon occupé à fouiller le sol, en quête de nourriture. Le porc couina, fit un brusque saut et continua ses recherches. Dans sa course, Jannequin bouscula même sa jeune sœur Pernelle qui donnait du grain aux poules. Son irruption provoqua une belle cacophonie dans la basse-cour.

— Papa ! Maman !

Alertée par tout ce tintamarre, sa mère accourut sur le seuil de la maison.

— Pourquoi cette agitation, Janniou ?

— Deux cavaliers là-bas ! lança-t-il en esquissant un geste vers la colline.

— Vite ! Tout le monde en lieu sûr ! ordonna son père, accouru à son tour.

— Sur la plate-forme, au-dessus de l'âtre ! suggéra la femme en poussant les enfants vers l'échelle adossée contre le mur de la cuisine.

— Non, Mathilde ! Il vaut mieux les cacher à l'extérieur de la maison.

— Dans la porcherie alors ! Vite, les enfants !

Elle entraîna Pernelle avec elle, espérant que Jannequin la suivrait aussi. Le garçon demeura cependant dans la cuisine. La pièce était divisée en deux par un rideau derrière lequel un simple grabat servait de lit. Jannequin s'y précipita.

— Morbleu, qu'est-ce que tu fais là ? maugréa Léonard.

Mais c'était déjà trop tard, car son fils venait de découvrir une jeune fille étendue sans connaissance sur la vilaine couche.

— Qui... qui est-ce ?

— Plus tard, les questions ! Dehors, à présent ! Va rejoindre ta mère, triple étourdi !

Sur ce, il le poussa sans ménagement à l'extérieur de la maison. Jannequin allait s'élancer

vers la porcherie de l'autre côté de la cour, quand il aperçut les cavaliers dans le pré. Comment ne pas se faire repérer ? Le cerisier tout proche lui fournirait un abri ! Il y fut en deux bonds.

Léonard remarqua lui aussi les deux hommes. Vite, dans la cuisine ! Avant de se cacher, il devait camoufler la jeune fille. Chemises, culottes, chausse, hop ! tout cela sur le lit. Puis le rideau pour dissimuler le tout ; mais Léonard se reprit et l'ouvrit complètement, car trop de précautions attirent l'attention. Un dernier coup d'œil lui laissa l'impression d'un tas de linge jeté négligemment sur le lit.

À lui, maintenant. Il se précipita vers la cheminée qui lui ouvrait tout grand sa gueule. La chaîne du chaudron lui permit de se hisser vers le sommet. Le conduit se rétrécissait. En s'arc-boutant contre les parois, Léonard put rester coincé en l'air. Il n'avait plus qu'à espérer que les inconnus se découragent assez vite devant une maison vide et ne la saccagent pas. Puis, pourvu qu'ils s'en aillent rapidement.

— Holà ? Quelqu'un ?

Cette voix toute proche, qui semblait venir du seuil de la porte, le tira de ses cogitations.

— Quelqu'un ? reprit-elle. Je suis Godefroy de Hautecour et je suis égaré.

L'inconnu était-il sincère et cherchait-il vraiment sa route ? Ou s'agissait-il d'un piège ?

Léonard ne prit aucun risque et se garda bien de signaler sa présence. Il souhaita que sa femme et ses enfants restent introuvables eux aussi.

— Godefroy, venez voir ce que j'ai trouvé !

La voix du deuxième cavalier. Très vite elle fut suivie des cris de Jannequin ! Ainsi donc, son garçon s'était fait attraper.

— Ce petit coquin était niché dans un cerisier, reprit l'homme.

Le sang de Léonard ne fit qu'un tour. En quelques secondes, il se retrouva dans l'âtre, dont il sortit complètement recouvert de suie. En une autre occasion, la scène aurait paru grotesque. Pour l'heure, cependant, Godefroy n'avait nulle envie de rire devant l'apparition de ce diable noir, deux fois plus gros que lui. Il recula de deux pas, dégaina sa dague et se campa face à son adversaire, prêt à parer toute attaque.

Léonard resta cloué sur place. Pourtant, devant lui, il n'avait que deux adolescents assez frêles. L'arme de Godefroy ? Nenni. L'habit des deux inconnus l'impressionna bien plus. Sans doute était-ce là des fils de seigneur et non de vilain, comme lui. D'ailleurs, l'un d'eux s'était bien nommé « de Hautecour ».

— Pourquoi te cachais-tu ? demanda Godefroy, autant pour briser le silence que pour se donner bonne contenance.

— Je réparaïs ma cheminée.

— menteur ! Tu ferais mieux de me dire la vérité.

— Constatez vous-même, risqua Léonard, en espérant cependant que l'étranger n'en fasse rien.

Pourtant, Godefroy avança résolument vers lui. Mais, une fois près de lui, il prit davantage conscience des bras puissants de l'homme. Même armé d'une dague, il se sentait vulnérable.

— Soit ! dit-il en s'arrêtant. Mais ton fils se cachait. Comme se cachent sans doute les autres.

Léonard resta coi. Devant son mutisme, Godefroy poursuivit :

— Ainsi donc, j'avais raison : tes gens se cachent. Où ça ? Peut-être là, dit-il en faisant quelques pas en direction du lit.

Léonard s'interposa et, tout en jouant avec quelques vêtements, ajouta avec empressement :

— Constatez, il n'y a que quelques hardes qui traînent sur ce lit.

— Hum ! mais tes gens se cachent. Pourquoi ?

— Les étrangers sont rares dans ce coin de pays. Alors, on ne sait jamais.

L'explication était plausible.

— Appelle-les, ordonna Godefroy ; tu sais maintenant que nous ne sommes pas des truands.

Ils allaient sortir de la cuisine, quand un détail sur le lit intrigua Amaury.

— Regardez, Godefroy, une étoffe blanche et fine au milieu de tous ces linges grossiers.

On n'en voyait qu'une partie, le reste disparaissant sous toutes sortes de hardes. Au grand désespoir de Léonard, Godefroy écarta une chausse. Apparut une main délicate. Il tira sur une chemise recouvrant le haut du lit...

— Par tous les saints du ciel ! s'exclama-t-il.

— Laissez-moi vous expliquer.

— Misérable ! Cette jeune fille !

— Je... je...

— Qui est-elle ?

Il se pencha sur elle, qui semblait dormir. Mais une tache de sang séché sur la tempe gauche suggérait autre chose.

— Que lui as-tu fait ? tonna Godefroy.

Léonard se jeta à ses pieds.

— Monseigneur, ce n'est pas ce que vous croyez.

— Quel mensonge vas-tu encore inventer ?

Il lui donna un coup de botte dans les côtes, sans se soucier de la supériorité physique du paysan, car la terreur qu'il lisait dans ses yeux le lui avait livré définitivement. Autant il l'avait craint quelques instants auparavant, autant il le tenait maintenant à sa merci.

— Une jeune fille, vêtue comme une princesse, gît inconsciente sur ta paillasse...

— Laissez-moi vous expliquer...

— Blessée à la tête. Tout ensanglantée.

— Écoutez-moi, suppliait Léonard.

— Vaurien ! Quelle couleuvre penses-tu me faire avaler ?

— Je ne vous dirai que la vérité. Sur la tête de mes enfants !

— Jure plutôt sur la tienne !

— Sur ma vie !

— Réponds : qui est-ce ? coupa Godefroy, impatient.

— Anne, la Demoiselle du château.

Godefroy entra dans une vive colère.

— Sache qu'il n'y a aucune jeune fille de ce nom à Hautecour.

— Mais nous ne sommes pas sur les terres de Hautecour, fit remarquer Léonard-la-Caille, la surprise la plus totale imprimée sur son visage.

Il poursuivit :

— Voici Anne de Beauregard, fille du baron Hugues.

Amaury et Godefroy se regardèrent, interdits.

— Nous serions-nous aventurés si loin, Amaury ?

Partis le matin même pour une chasse à courre, ils avaient traqué longtemps un grand

cerf. Peu avant midi, ils avaient quitté leurs compagnons pour se lancer à la poursuite d'un sanglier qu'ils avaient croisé, tandis que le reste des hommes suivaient l'autre animal. Finalement, le porc sauvage avait réussi à les semer et ils s'étaient tout bêtement perdus.

Les terres de Beauregard. Ils étaient sur les terres de Beauregard. Du coup, Amaury devint très nerveux. Il amena Godefroy à l'écart.

— Ne restons pas trop longtemps par ici. Demandons vite notre chemin à ce paysan et dépêchons-nous de regagner les terres de Hautecour.

— Pas avant d'avoir secouru cette jeune fille et d'en savoir plus long sur sa mésaventure.

— Trop de hardiesse peut se révéler une source de malheur. Si nous traînons par ici, nous risquons de nous faire surprendre par les hommes du baron.

— Tu me proposes de fuir, mon ami. Tu devrais pourtant mieux me connaître. Allons, paysan, raconte-nous ce qui s'est passé.

— Eh ben, v'là. Je revenais de la rivière, quand j'ai entendu des cris de détresse.

— Et, du coup, tu t'es trouvé une âme de sauveur, railla Godefroy.

— Première chose : je suis allé voir. Et là, cornebleu...!

Une fureur subite s'empara de Léonard, comme s'il revivait l'épisode du matin.

— Notre demoiselle malmenée par deux truands ! J'ai foncé !

— Seul contre ces malotrus ?

— Sacrebleu, on ne touche pas à notre demoiselle !

Dans le débit de la colère se mêlaient des accents de tendresse.

— Pour Anne de Beauregard, on est prêt à tout.

— Tu m'en diras tant, mon brave, reprit Godefroy. Ainsi, tu aurais risqué ta vie pour elle ?

— Ne l'auriez-vous pas fait ? Une faible femme malmenée par des vauriens !

— Soit, fit Godefroy mal à l'aise. La suite.

— J'ai foncé droit sur ces brutes. Ha, j'ai donné de bons coups. Ils vont en garder les marques longtemps. Dommage qu'ils aient réussi à filer, et sur le cheval de notre demoiselle.

Même si le récit se tenait, Godefroy restait sceptique. Mais comment expliquer la présence de la jeune fille dans la mesure du paysan ? Léonard poursuivit :

— Ces truands l'ont fait tomber. Sa tête a cogné durement une souche. Sans connaissance qu'elle était, notre demoiselle ! Fallait ben la ramener ici pour la soigner. Mathilde est plus habile que moi dans ces choses.

— Mathilde ?

— Ma femme, monseigneur.

— Ha ! Mais pourquoi ne pas l'avoir portée au château ?

— M'est avis que vous ne connaissez pas la région ; c'est vrai, vous êtes égarés. Le château est loin d'ici. Et puis...

Il hésita, au bord d'un aveu.

— Oui ?

— J'aurais aussi ben pu être accusé.

Un gémissement les interrompt, qui les fit se tourner vers le lit. La jeune fille cligna des yeux et porta instinctivement la main à son front.

— Ne bougez pas, madame, lui souffla doucement Godefroy.

Il mit un genou à terre, pour se mettre à sa hauteur. Cette mer de cheveux châtons où reposait son visage ! Ces lèvres écarlates ! Cette peau délicate ! La lumière de ces yeux ! Jamais il n'avait vu de traits si fins.

La jeune fille tourna légèrement la tête et ce mouvement lui arracha une grimace de douleur. Mais la douceur qui l'habitait ne quitta pas son visage. Un ange !

— Où suis-je ? balbutia-t-elle.

— En sécurité, chez un de vos serfs, répondit Godefroy.

Il s'enhardit et lui toucha la main pour la rassurer ; ce simple contact fit naître en lui un trouble délicieux.

Elle adressa un sourire timide à Léonard et tenta de se mettre sur son séant, en s'appuyant

sur un coude. Son visage touchait presque celui de Godefroy. Elle eut un mouvement de recul et demanda, anxieuse :

— Mais vous, qui êtes-vous ? Quelqu'un envoyé par mon père ?

Il n'eut pas le temps de lui répondre, car déjà elle s'allongeait à nouveau, étourdie. Énervé, Godefroy ordonna brusquement au paysan :

— Va donc chercher ta femme ! Elle sera plus utile ici que dans une cachette quelconque.

— Sûr, sûr. J'y cours.

Suivie de Pernelle, Mathilde fit son entrée quelques instants plus tard. Elle se confondit en excuses devant Godefroy. Mais serait-elle d'un grand secours ? Avant l'arrivée inopinée de ces visiteurs, elle avait épuisé tout son savoir. La demoiselle avait simplement besoin de repos.

— Dans ce cas, on la soignera en des lieux plus confortables. Transportons-la chez nous.

— Qu'en dira votre père ? fit remarquer Amaury. Vous allez encourir ses foudres !

— Peut-être as-tu raison, mon ami.

Une paix fragile régnait entre les seigneuries de Hautecour et de Beauregard. Le moindre incident pouvait mettre le feu aux poudres. Bertrand de Hautecour avait juré que plus jamais un rejeton du baron Hugues ne poserait les pieds sur son domaine.

Pendant cette discussion, Mathilde-la-Caille avait appliqué un linge humide sur le front d'Anne. Celle-ci reprenait lentement des couleurs. Sa tête tournait encore et elle avait l'impression de flotter entre deux mondes. Mathilde lui murmura :

— Ne bougez pas, mademoiselle. Reposez-vous...

Les hommes s'étaient éloignés du lit pour discuter près de la fenêtre.

— Croyez-moi, Godefroy, il vaut mieux qu'elle demeure sur les terres de Beauregard.

— Fort bien !

Déception et impuissance perçaient dans cette réponse laconique. Quoi ? Il devrait abandonner la plus belle fille qu'il eût jamais rencontrée ? S'empara alors de lui une rage folle, qu'il déchargea sur Léonard.

— Eh bien, paysan, qu'est-ce que tu attends pour la conduire au château ? lança-t-il avec brusquerie.

— Faudrait qu'elle soit mieux. Le voyage sera fatigant.

— Ah ! si nous étions près du Mal-Étang ! soupira Amaury. Nous pourrions y trouver les bons remèdes.

Léonard sursauta.

— Cet endroit marécageux où le seul signe de vie humaine est une méchante chaumière...?

— Tu le connais ? questionna Godefroy.

— Eh bien... je m'y suis égaré un jour que... Mais j'imagine que tout ceci ne vous intéresse guère...

— Au contraire, reprit Godefroy, suspicieux. Ainsi, tu es déjà venu sur nos terres ?

— Par mégarde, comme je vous l'ai dit.

— Soit. Nous verrons cela une autre fois. Mais puisque tu sais où est le Mal-Étang, conduis-y mon ami, qui connaît très bien la maîtresse des lieux. Vous la ramènerez ici. En ton absence, je veillerai sur la demoiselle.

— Le temps presse. Serons-nous de retour au château avant la nuit ? s'inquiéta Amaury.

Ah ! ce compagnon inquiet qui lui rappelait brutalement les dures réalités en substituant l'image autoritaire de son père à la délicatesse de cet ange ! Mais aussi cet ami qui le sauvait sans doute de la catastrophe.

Godefroy réfléchissait très vite, torturé entre son désir de porter secours à Anne et l'urgence de retourner chez lui. La voix de la jeune fille, derrière eux, les fit sursauter.

— Pourquoi vous faire du souci pour moi ? Voyez, je me sens déjà mieux, dit-elle en se levant péniblement.

Malgré les efforts de Mathilde pour la garder dans le lit, elle marcha lentement jusqu'à la porte.

— Je vais même rentrer au château.

— Vous n'y pensez pas... Votre blessure...

Anne porta la main à son front et essuya un peu de sang.

— Est-ce une éraflure qui va me retenir loin de chez moi ? Et puis, ne vaut-il pas mieux me faire soigner par ma mère ?

En se retournant, elle perçut une lueur de tristesse sur le visage de Mathilde.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous blesser. Mais quoi de plus normal que de réclamer sa mère ?

Mathilde lui fit signe qu'elle comprenait.

— Apparemment, vous voilà ragaillardie, reprit Godefroy. Mon ami vous prêtera son cheval pour repartir.

— Inutile ; j'ai le mien.

— Malheureusement, vos assaillants l'ont pris, expliqua Léonard.

— Quoi ! Ces malandrins ! Ah ! quand mon père apprendra la nouvelle, il sera fou de rage !

La vigueur avec laquelle elle s'était exprimée surprit tout le monde. Ainsi donc, cette Anne si douce pouvait se montrer si déterminée !

— J'accepte votre offre, dit-elle à Godefroy. Allez-vous m'accompagner ?

— J'aurais bien voulu, mais je dois absolument me rendre...

Pris de court par le manque de connaissance de la région, il hésita. À tout hasard, il risqua :

— Je dois me rendre à Blois.

— Dommage.

— Les regrets sont surtout pour moi, chère Anne. Ce paysan vous servira cependant d'escorte.

— Mais... intervint Léonard.

Godefroy le coupa aussitôt.

— Tu m'as bien dit que tu ferais n'importe quoi pour la demoiselle du château ?

— En effet, dit-il en rougissant.

— En voilà une belle occasion.

Sans attendre sa réponse, il s'excusa auprès d'Anne : il allait préparer le cheval avec Léonard. Une fois à l'écart, il demanda à celui-ci de remplacer la selle par une couverture, pour ne pas éveiller de soupçons chez les gens de Beauregard.

— Un paysan comme toi n'utilise pas une selle aussi riche.

— Et qu'allez-vous dire à la demoiselle ?

— Ne t'inquiète pas pour ça. Par contre, ne lui révèle pas qui je suis ; tu connais sans doute les inimitiés entre nos deux maisons.

— Tout le monde ici sait que Beauregard et Hautecour sont comme chien et chat.

— Alors, tu sauras jouer l'ignorant.

Léonard acquiesça. Quand ils se présentèrent à Anne, elle s'étonna effectivement de ne voir qu'une couverture sur le dos du cheval.

— Quand vous rencontrerez vos gens, comment leur expliquer que nous avons laissé un manant vous accompagner au lieu de vous servir d'escorte nous-mêmes ?

— Votre voyage à Blois...

— Ce serait délicat tout de même. Croyez-moi, ne parlez pas de ma présence ici, insista Godefroy.

— Comment le pourrais-je ? Je ne connais même pas votre nom.

Pris en défaut, il rougit légèrement.

— Godefroy...

Il suspendit le reste, pour ne pas réveiller les vieilles haines, sans doute bien connues d'Anne. Il ne voulait pas la perdre avant même de l'avoir connue.

— Godefroy ? reprit-elle.

— Restons-en là pour cette fois-ci, voulez-vous ? À une autre occasion, je vous révélerai mon nom.

— Vous voilà encore plus mystérieux que tout à l'heure.

— Peut-être un prétexte pour vous revoir ? lança-t-il en riant.

Elle sourit devant son esquive, car le jeu lui parut agréable. Un peu de rouge colora son visage, le rendant encore plus adorable. L'espoir que Godefroy lisait dans ses yeux lui prédisait des miracles. Il s'inclina pour lui baiser la main et l'aida à monter à cheval.

— Bon retour à Beauregard !

Léonard prit les rênes, marchant à côté de la monture. Il se dirigea vers Beauregard.

Il pénétra dans la forêt et ne tarda pas à rencontrer les hommes du baron, partis à la recherche d'Anne. La jeune fille le présenta comme son sauveur et il put repartir sans problème, sur le cheval d'Amaury.

Très vite, il fut de retour à la ferme. Il pouvait conduire Godefroy et Amaury au Mal-Étang, d'où ils rejoindraient facilement le château de Hautecour.

Retour à Hautecour

ASSIS EN CROUPE DERRIÈRE AMAURY, LÉONARD LES GUIDA VERS LA RIVIÈRE, QU'ILS LONGÈRENT UNE BONNE PARTIE DE L'APRÈS-MIDI JUSQU'À UN MÉANDRE IMPORTANT. IL SAUTA À TERRE.

— Observez les beautés de la nature, fit-il remarquer. De l'autre côté, trois grands chênes. Puis des genêts à perte de vue.

— Avance et ne nous retarde pas ! ordonna Godefroy.

— Je pensais utile de vous indiquer des points de repère.

— Et pourquoi donc ?

— Pour ne pas vous perdre... ou pour vous permettre de refaire le chemin, qui sait ?

Godefroy éclata d'un grand rire, rassurant Léonard, qui continua :

— Les genêts nous mèneront à un sentier qui grimpe sur la colline. Au-delà, nous trouve-

rons le Mal-Étang. Mais, pour l'heure, avançons.

Le cours d'eau presque à sec leur permit une traversée facile.

— Et voilà, fit Léonard, vous êtes maintenant chez vous, sur les terres de Hautecour, riches en petit gibier.

— Une raison pour t'égarer par ici, n'est-ce pas ? lui lança un Godefroy suspicieux.

Et, sans attendre sa réponse, il posa une autre question :

— Est-ce que le château de Beauregard est loin d'ici ?

— À quelques lieues en arrière de nous, en longeant la rivière.

Des yeux, Godefroy suivit la cime des arbres au bord de l'eau ; la lumière du ciel lui parut plus douce. Il s'imprégna des trois chênes, des genêts, de leur odeur qui lui parvenait comme un parfum capiteux. Il fixait dans sa mémoire tous ces détails précieux.

Le sentier les mena au sommet de la colline, où un bouleau solitaire montait la garde, avant de plonger vers une vallée parsemée de flaques de lumière.

— Les marécages ! commenta Léonard. Prenons garde à ne pas nous enliser. Restons à flanc de colline.

Ils progressèrent sur un chemin tortueux. Léonard les fit s'arrêter sur une butte.

— Voyez-vous le boisé à l'horizon ? Juste en arrière se trouve Mal-Étang.

Au bas du coteau, ils s'engagèrent sous des arbres, dont ils apprécièrent l'ombre rafraîchissante. À la sortie du bois, ils aperçurent une chaumière. Le cœur d'Amaury se mit à battre plus fort : au loin, une silhouette assise au bord du chemin ! La bouffée d'espoir qui pénétra l'âme du jeune homme ! Un coup de bottes dans les flancs enleva son cheval au galop, tout en projetant par terre un Léonard surpris par ce départ subit. En se relevant péniblement, le paysan pesta contre l'impétuosité de la jeunesse.

Pourtant, aussi vite il était parti, aussi vite Amaury s'arrêta.

Quelques instants plus tard, Godefroy arrivait à sa hauteur, avec Léonard en croupe. D'une poussée, il fit basculer le paysan à terre. Celui-ci grommela ; décidément, cela devenait une habitude !

— Quelle hâte, Amaury ! fit remarquer Godefroy.

— J'avais cru voir une femme, fit-il en montrant le sapin.

— De loin, c'était à s'y méprendre, en effet. Tu pensais à ta mère, n'est-ce pas ? Elle doit être chez elle. Allons-y.

— Sa... sa mère ? s'étonna Léonard. Elle habite ici ?

— Toi, tu te tais ! ordonna Godefroy. On ne t'a rien demandé.

— Comme vous voudrez, ajouta l'autre, penaud.

Ils se dirigèrent vers la cabane. Déserte, malheureusement. Pourtant, les objets soigneusement rangés et la propreté des lieux témoignaient d'une occupation récente. Après quelques incursions aux alentours, ils abandonnèrent les recherches. Godefroy s'employa à consoler un Amaury muet.

— Tu connais l'intérêt que ta mère porte aux plantes. Elle parcourt sans doute la campagne. Bah ! tu la reverras une autre fois.

Piètre consolation ! Le silence obstiné d'Amaury criait toute sa souffrance.

Agacé par la présence de Léonard, Godefroy lança :

— Allons, paysan, inutile de rester ici. Rentre chez toi maintenant.

Surpris par la brusquerie du ton, Léonard ne demanda pas son reste et s'éloigna rapidement.

— Attends ! lui cria Amaury. Tu ne nous as même pas dit ton nom.

— Léonard, répondit l'autre en se retournant. Léonard-la-Caille.

— Prends mon cheval...

Godefroy voulut intervenir, mais son compagnon lui fit remarquer que le jour prenait déjà des teintes roses ; le chemin jusqu'à la

ferme était long et, à pied, Léonard devrait marcher toute la nuit pour y parvenir.

— Tu penses que ce paysan a toujours profité de la clarté du jour pour venir sur nos terres ? Il marchera une fois de plus dans l'obscurité.

— Il nous a guidés jusqu'ici, Godefroy, et il nous a ainsi rendu un fier service.

Un argument de taille. Allaient-ils le remercier en le renvoyant de la sorte ?

— Mais comment peux-tu lui donner ce cheval qui n'est même pas à toi ?

— Le lui prêter, rectifia Amaury, avec votre permission.

— Puis venir le récupérer plus tard, compléta Godefroy, et, de cette façon, repasser au Mal-Étang. Je comprends. Estime-toi chanceux, paysan, d'avoir trouvé un bel allié en mon ami Amaury.

L'autre hésitait. Pouvait-il croire à sa chance ? Mais déjà Amaury avait sauté à terre et lui tendait les rênes de sa monture.

— En selle, idiot, avant que mon maître ne change d'idée.

Les deux jeunes gens ne s'attardèrent pas et prirent le chemin du château de Hautecour, Amaury assis en croupe derrière Godefroy. Quand ils arrivèrent à destination, la nuit était déjà tombée.

Bertrand de Hautecour les accueillit plutôt rudement.

— Où, diable, avez-vous passé ? La chasse est finie depuis des heures ! Ah ! le mauvais sang que je me suis fait ! J'ai même envoyé Sigisbert-la-Vérole à votre recherche.

— Père, veuillez pardonner à notre jeunesse. Nous avons quitté la chasse au cerf pour nous lancer sur les traces d'un gros sanglier mâle. À vouloir le traquer, nous nous sommes tout bêtement égarés.

— Et où est-il, ce sanglier ?

— Échappé ! reconnut piteusement Godefroy.

Le rire sonore de son père l'humilia. Bertrand continuait avec sarcasme :

— Il a sans doute éventré le cheval d'Amaury ?

— Il n'est rien arrivé de tel.

— Comment se fait-il alors que vous ne reveniez qu'avec une seule monture ?

Expliquer qu'ils avaient laissé un cheval à Léonard ? Question plutôt délicate.

— Eh bien, improvisa Godefroy, Amaury a fait une vilaine chute quand son cheval est entré en collision avec le sanglier.

— On se relève et on remonte en selle, tu dieu !

— Sans doute, mais dans ce cas-ci, le cheval nous a faussé compagnie, poursuivi par le sanglier qui était vraiment enragé.

— Et toi, mon fils, tu n'as pas été capable de le rattraper ? Toi, un excellent cavalier !

— Le temps de m'occuper de mon compagnon... Et puis, sous le coup de la terreur, le cheval d'Amaury s'est emballé. Je n'ai pas pu retrouver sa trace.

Même s'il n'était pas dupe, Bertrand n'insista pas. Il devinait quelque histoire louche derrière ces explications et se contenta d'une petite phrase qui sema l'inquiétude chez son fils :

— Consolons-nous, Sigisbert-la-Vérole reviendra peut-être avec ce cheval ; sinon je l'enverrai demain avec quelques hommes pour le chercher.

— Pourquoi Sigisbert ? Nous saurons reconnaître les lieux bien mieux que lui.

— Bien sûr ! railla Bertrand, le cheval vous attendra sagement à l'endroit où il s'est emballé !

Pris au piège, les deux jeunes gens se regardèrent, penauds. Le châtelain ajouta :

— D'accord pour demain. Mais si vous ne revenez pas avec le cheval, j'enverrai des hommes battre les bois et la campagne.

Ah ! l'onde délicieuse qui monta en Amaury ! Retourner le lendemain près du Mal-Étang et courir une autre chance de voir sa mère et de la tenir dans ses bras ! Godefroy surprit dans les yeux de son ami une clarté nouvelle. Et, dans

sa tête, d'agréables images défilaien également : la colline et les trois chênes. Il s'enivrait déjà du parfum des genêts. Il revoyait la rivière, rutilante de lumière. Demain, il s'engagerait à l'ombre des arbres... Avec un peu de chance, il reverrait peut-être cette délicieuse jeune fille.

— Allons, Godefroy ! Une journée comme celle-ci a dû t'épuiser. Je suis sûr qu'un bain chaud t'emportera au paradis.

En d'autres temps, la proposition de son père aurait évoqué des perspectives très douces. Ce soir, elle n'avait fait que le tirer d'une rêverie merveilleuse.

Le prix d'une course

LE LENDEMAIN MATIN, ILS PARTIRENT DÈS L'AUBE ET SE DIRIGÈRENT RAPIDEMENT VERS LE MAL-ÉTANG. L'espoir de trouver sa mère donnait des ailes à Amaury. Si la demeure était vide une fois de plus, les braises rougeoyantes de l'âtre portaient des signes de vie.

— Au retour, ta mère sera sans doute là, dit Godefroy pour adoucir la déception de son ami.

Ils hésitèrent sur le chemin à prendre. Les paroles de Léonard leur revinrent en mémoire : s'éloigner des marécages et rester à flanc de colline.

— Le bouleau, là-bas ! lança Godefroy.

— Yahoo ! crièrent-ils en stimulant leurs chevaux.

Ils s'arrêtèrent au sommet pour contempler la vallée à leurs pieds. À présent, tout leur paraissait facile. Amaury ressentit vivement *la re-*

cherche du cheval comme une supercherie honteuse.

— N'aurions-nous pas dû dire la vérité à votre père ? suggéra-t-il, comme ils redescendaient vers la rivière.

— À ce compte, nous aurions dû lui parler de Beauregard.

— Et pourquoi pas ?

— Impossible, Amaury ! Réveille ta mémoire, tête de mule ! Il suffit de prononcer le nom de *Beauregard* pour provoquer la furie de mon père.

— Nous nous sommes égarés tout simplement ; le hasard nous a conduits malgré nous sur les terres de Beauregard. Même quelqu'un d'aussi rigide que votre père peut comprendre cela.

— Et le secours à Anne de Beauregard ?

— C'est Léonard, le paysan, qui l'a sortie des mains de ces brigands. Nous n'avons rien à y voir.

— Détrompe-toi, Amaury. Nous avons prêté un cheval, le tien, d'abord à la demoiselle, ensuite à un paysan ! Jamais mon père n'aurait accepté cela. Crois-moi, nous avons très bien agi en ne lui disant pas toute la vérité. Tout ce qui importe, pour le moment, c'est de lui ramener ton cheval, ce qui sera d'ailleurs un jeu d'enfant. Tiens, regarde là-bas, les trois chênes !

Sentinelles immuables au bord de l'eau, les arbres leur indiquaient l'endroit du passage vers les terres de Beauregard.

Les deux amis continuèrent leur chemin en devisant gaiement. Peu après, ils arrivèrent à la ferme de Léonard. En découvrant trois cavaliers qui veillaient sur deux montures, Godefroy voulut faire demi-tour. Trop tard : les deux jeunes gens avaient déjà trahi leur présence. S'enfuir les rendrait suspects et ils n'avaient aucune chance d'échapper à une poursuite éventuelle. Godefroy allait débiter quelque boniment pour les tirer d'affaire, quand Anne, suivie d'un soldat, sortit de la maison.

— Vous ici ? s'exclama-t-elle.

— Mes hommages, madame, dit-il en mettant pied à terre.

— Vous n'êtes donc pas resté à Blois.

— J'avais oublié quelque chose.

— Ah ! sans doute êtes-vous revenu pour me dire votre nom ? dit-elle pour le taquiner.

Elle le fixait de ses yeux vert émeraude, l'encourageant de son sourire. Ce jeune homme l'intriguait. Au lieu de l'agacer, ses allures mystérieuses ajoutaient à son charme. Elle ne le brusquerait pas.

— M'accompagnez-vous aujourd'hui, Godefroy ?

Elle se souvenait de son prénom. Il pourrait louvoyer avec elle, pour s'amuser, mais il

ne saurait pas refuser son invitation une seconde fois.

— Je ferai avec plaisir un bout de chemin avec vous.

— Si je suis revenue ici, c'est pour rembourser ma dette envers ces paysans. Mais comme vous pouvez le constater, ajouta-t-elle en riant, mon père m'a donné une bonne escorte cette fois-ci.

Sur ces mots, elle se dirigea vers son cheval. Un homme de sa suite s'empessa auprès d'elle. Godefroy l'écarta pour aider Anne à monter en selle. Un doux effluve de parfum l'enveloppa.

— Encore merci ! dit-elle en faisant un signe de la main à Mathilde et Léonard.

Suivie de la petite troupe, elle s'éloigna rapidement. Tandis que Godefroy se dépêchait de la rejoindre en tête du cortège, Amaury resta discrètement en arrière avec les soldats.

— Une course ? proposa Anne en le voyant arriver à ses côtés. Voyez-vous la rivière au bas de la colline ? Qui de nous deux y parviendra en premier ?

Il n'avait jamais concouru contre une fille. Mais celle-ci avait une manière si délicieuse de l'inviter, avec son sourire en coin et son regard lumineux !

— Quelle sera la récompense ? demanda-t-il en guise d'acquiescement.

— Au vainqueur de la choisir.

— Quand vous voudrez, dit-il en désignant la rivière.

Un rire joyeux sortit de la gorge d'Anne tandis qu'elle lançait son cheval en avant. Presque en même temps, Godefroy partit sur ses traces. Il se maintint quelque temps juste derrière elle, pour se porter ensuite à sa hauteur. Le cours d'eau était encore assez loin. Godefroy se pencha davantage sur l'encolure de son cheval. L'animal allongea sa foulée et le garçon distança facilement la cavalière. Il restait quelques toises à parcourir. Godefroy ralentit insensiblement sa monture. Il tourna légèrement la tête et constata avec satisfaction qu'Anne se rapprochait de lui. Au moment où elle le dépassa, elle poussa un cri de victoire, qu'il savoura plus qu'elle. Il se laissa distancer avant d'éperonner son cheval, de façon à arriver en trombe au but... une ou deux secondes après Anne.

— Belle course ! fit-il sur un ton essoufflé.

Elle lui répondit par un rire cristallin, qui chantait sa joie comme une roucoulade d'oiseau. Tandis que les chevaux s'ébrouaient après leur effort, les deux jeunes gens restèrent un moment à se dévisager, contents, un éclair complice dans les yeux. Puis, Godefroy sauta à terre pour cueillir un coquelicot qu'il tendit à Anne.

— Avant que vous me réclamiez votre récompense, acceptez ce modeste présent.

Elle prit délicatement la fleur dans ses mains et la piqua dans sa chevelure. À son tour, elle mit pied à terre pour s'approcher de lui.

— Je viens chercher ma récompense, dit-elle.

Les joues de Godefroy se colorèrent légèrement. Il attendait la suite avec hâte, avec désir.

— La récompense est due, n'est-ce pas ? poursuivit-elle, prolongeant de la sorte son délicieux calvaire.

— Tout à fait, murmura-t-il. C'est une question d'honneur.

Elle fit encore deux pas vers lui, l'enveloppant de son sourire, le pénétrant de son regard. Il savourait déjà la demande. La distance qui les séparait était si courte qu'Anne pouvait le toucher.

— Godefroy, mon mystérieux ami, fit-elle de sa voix la plus chaude, donnez-moi donc maintenant...

Il ferma les yeux un instant. Elle suspendit les derniers mots, avant de reprendre :

— Donnez-moi donc maintenant... votre nom.

— Que... que...? Vous voulez mon nom ? balbutia-t-il, revenant brusquement à la réalité.

Le charme était rompu.

— Donnez-moi votre nom, reprit-elle doucement. Nous avons convenu d'un marché il y a un instant. Vous m'avez promis la récom-

pense, qui est votre nom, ajouta-t-elle de sa voix enjôleuse.

Le rose aux joues de Godefroy devint écarlate.

— De Hautecour, murmura-t-il à contre-cœur, Godefroy de Hautecour.

Sur ce, il tourna sèchement les talons et sauta en selle.

— Vous voilà satisfaite, Anne de Beauregard ! Adieu !

La rage au cœur, il éperonna son cheval et se lança à fond de train vers le Mal-Étang.

Les soldats, qui avaient suivi à distance respectueuse, arrivèrent auprès d'Anne.

— Que faisons-nous ? demanda leur chef.

— Rien, Thomas. Notre visiteur a subitement eu hâte de repartir.

— Dans ce cas, veuillez m'excuser, dit Amaury.

— Un moment, jeune homme, fit Anne. J'aurais un service à vous demander.

Elle l'entraîna à l'écart avant de le laisser galoper à la suite de son ami. Celui-ci fouettait rageusement son cheval et fonçait, bride abattue, vers les trois chênes. Il rejoignait au plus vite les terres de Hautecour qu'il n'aurait pas dû quitter. Amaury ne le rattrapa que beaucoup plus tard, dans le sentier qui grimpait au sommet de la colline : la monture de Godefroy était exténuée.

— Vous allez achever cet animal, si vous continuez à le forcer de la sorte, fit-il remarquer gentiment.

— Je sais mener un cheval et n'ai nullement besoin de tes conseils ! grommela Godefroy. Pour l'heure, d'ailleurs, tu serais plus avisé de te taire.

— Pourtant, Anne...

— Je ne veux rien entendre ! Surtout pas à son sujet !

Amaury insista :

— Écoutez seulement ce qu'elle voulait vous...

— Silence, te dis-je !

L'humeur sombre de Godefroy assombrissait le retour au château de Hautecour. Pourtant, tout alentour, la nature invitait à la gaieté, avec sa lumière éclatante, ses oiseaux et ses fleurs.

Ils firent le reste de la montée dans un silence accablant, troublé seulement par le souffle de leurs montures et le bruit de leurs sabots.

— Et le cheval ? risqua tout de même Amaury, comme ils allaient entreprendre la descente vers le Mal-Étang.

— Quel cheval ? bougonna Godefroy.

— Celui que nous avons prêté hier à Léonard.

Godefroy le regarda, stupéfait, puis ordonna d'un ton brusque :

— Retourne le chercher. C'est à cause de toi que nous avons dû revenir dans cette contrée de malheur !

Une moue au bord des lèvres, Amaury fit demi-tour, gardant sa réplique dans son cœur.

Lorsque Godefroy rentra au château, Bertrand s'étonna de le voir seul.

— Amaury et moi, nous nous sommes séparés pour battre les bois chacun de notre côté. Il n'est donc pas encore de retour ? demandait-il hypocritement.

— Non ! Et toi, tu reviens bredouille.

— Il aura sans doute plus de chance que moi dans ses recherches.

— Tu vas t'en laisser montrer par un serviteur ! Moi, je n'aurais eu de cesse d'avoir retrouvé le cheval. Retourne dans le bois.

Godefroy dut encaisser le blâme. Il repartit, pour la forme, et s'arrêta, aussitôt sous le couvert des arbres. Il espérait qu'Amaury ne tarde pas.

À la tombée du jour, ce dernier apparut enfin avec les deux chevaux. L'attente avait calmé l'humeur de Godefroy.

— Alors, que voulais-tu me dire au sujet d'Anne ?

Amaury sourit en devinant des excuses dans cette question. Il fit part à Godefroy de tout ce qu'Anne lui avait dit.

— Voilà qui est surprenant. Mais dépêchons-nous de rentrer, car je crains fort que mon père ne s'impatiente.

La récompense

GODEFROY DEMEURA AU CHÂTEAU LES JOURS SUIVANTS, À LA GRANDE SURPRISE DE SON PÈRE ET D'AMAURY. Le premier ne manqua pas de le taquiner.

— Aurais-tu peur de perdre ton cheval ?

Amaury se montra plus perplexe :

— Vous n'avez donc pas hâte de recevoir les explications de cette belle jeune fille ?

— Rien ne presse, mon ami.

— Même après le message qu'elle m'a confié pour vous ? Anne souhaitait sincèrement vous revoir bientôt.

— Tu me connais mal. Depuis quand est-ce que je vais courir au-devant d'une fille... ?

— D'autres vous ont vu accourir souvent...

— Laisse-moi finir ! M'as-tu vu aller au-devant de filles qui voulaient s'excuser ?

— Ah ! pour ça, non ; votre amour-propre vous en aurait empêché.

— Parfaitement. Comme maintenant, d'ailleurs. N'est-ce pas cette... Anne qui doit faire les démarches ?

— Ses premiers pas sont faits, il me semble.

— Elle aurait dû me suivre, ce jour-là, au lieu de te prendre comme intermédiaire ! Son cheval n'était-il pas plus rapide que le mien, puisqu'elle a gagné la course ?

— Godefroy ! fit simplement Amaury, signifiant par là qu'il n'était pas dupe.

— D'accord, je me suis permis de la faire attendre ; petite revanche.

— C'est donc qu'elle ne vous est pas indifférente ?

Godefroy lui adressa un sourire complice.

— Dans ce cas, ne jouez pas trop avec sa patience.

— Laisser languir une fille, c'est raffermir son désir.

— Ou le ternir. Anne de Beauregard n'est pas une fille ordinaire.

— Garde tes conseils pour toi. Penses-tu que je vais m'abaisser et me précipiter à ses genoux ?

C'étaient des mots, rien que des mots, car son cœur lui dictait le contraire. Pourtant, prisonnier de son orgueil, Godefroy ne l'écouta pas. Mais l'inquiétude l'habitait. Et si Amaury avait raison ? Anne avait sa fierté, elle aussi ; elle ne l'attendrait pas éternellement. *Un jour,*

se dit Godefroy, *un jour encore et j'irai au rendez-vous*. Pourvu qu'Anne se montre persévérante ! Sinon, quel âne il aurait été ! Et alors, comment la revoir et, surtout, comment renouer avec elle ?

Mais, ce soir-là, sans même le savoir, son père bouleversa son projet.

— Passe une nuit reposante, mon fils, car nous partons très tôt demain matin pour Orléans.

— Pourquoi cela ? Et puis, nous n'avons fait aucuns préparatifs.

— Inutile, puisque nous n'y resterons pas longtemps. Je veux simplement te présenter au duc d'Orléans, au service duquel tu entreras bientôt pour devenir chevalier.

— Cette annonce me prend par surprise. Ne pourrions-nous pas remettre ce voyage un peu plus tard ?

— Le duc nous attend demain, coupa Bertrand. Il est d'ailleurs grand temps que commencent tes leçons de chevalerie.

— Partons-nous seuls ?

— Sans trop d'équipage. Deux cavaliers nous escorteront pour nous protéger des mauvaises rencontres. Si tu désires qu'Amaury t'accompagne, il sera le bienvenu.

— Puisque le voyage ne concerne que moi, laissons-le au château.

— Comme tu voudras.

Godefroy avait en effet d'autres projets pour son ami. Il le rejoignit très vite et lui expliqua qu'il devait partir.

— Va voir Anne demain et dis-lui de m'attendre dans deux semaines au lieu du rendez-vous qu'elle a fixé.

— Vous regrettez d'avoir gaspillé tout ce temps.

— Oublions le passé. Tout ce que je te demande, c'est de lui expliquer ma situation.

— Acceptera-t-elle de languir encore ?

— Arrête de m'étriller ! s'énerva Godefroy, qui regrettait amèrement son jeu des derniers jours. Sois convaincant avec elle et elle comprendra.

Cette nuit-là, son sommeil fut agité. D'exquises jeunes filles peuplaient ses rêves, mais aucune ne s'attardait avec lui. Le visage de l'une d'entre elles revenait sans cesse. Elle l'attirait par son sourire et sa voix mélodieuse. Il se retrouvait avec elle dans des champs parsemés de fleurs... mais au moment où il voulait la toucher elle avait disparu !

De timides rayons de soleil émergeaient de la nuit lorsque Bertrand et Godefroy, accompagnés de leurs gardes, s'engagèrent sur la route d'Orléans.

Jamais le jeune homme n'était entré dans une ville aussi grande. Comme c'était jour de marché, elle était deux fois plus animée.

— Que de richesses ! s'exclama Godefroy en voyant les étals des commerçants dans les rues. J'aimerais m'attarder un peu ici.

— Régale tes yeux de tout ceci, répondit Bertrand. Avant de me rendre chez le duc, j'ai quelques affaires à régler avec Maître Arnould. Rejoins-moi donc tout à l'heure chez lui ; c'est une maison cossue, juste derrière la cathédrale.

Godefroy confia son cheval à l'un des hommes qui les accompagnaient et se mêla à la foule. Soudain, une mule qu'un garçon tentait vainement de maîtriser surgit devant lui. Il se jeta de côté pour l'éviter, mais heurta au passage un présentoir d'étoffes. Le tout s'écroula sous les rires des badauds et les insultes du marchand.

— Voilà un jeune homme dans de beaux draps ! fit une voix juvénile.

Suivit un rire clair et taquin.

Humilié, Godefroy se dépêtra tant bien que mal des tissus et se dressa devant la jeune rieuse. L'invective au bord des lèvres, il s'arrêta soudainement...

— Anne !

— Godefroy de Hautecour ! Vous faites-vous toujours attendre aussi longtemps ?

— C'est que les recherches ont été longues ; il a fallu que je fouille jusque dans ces fripes pour vous trouver.

— Si vous étiez venu à mon rendez-vous, vous vous seriez évité cette peine.

Ils éclatèrent de rire tous les deux, contents de leur badinerie. Le marchand s'amusa moins, mais, voyant qu'il avait affaire à des personnes de la noblesse, il n'insista pas ; au contraire, il houspilla ses gens, qu'il trouvait lents à tout remettre en place.

Les deux jeunes gens avaient de quoi remercier le hasard, car cet incident cocasse avait facilité leur rencontre.

— Venez, dit Godefroy en prenant la main d'Anne, il faut que nous parlions.

Surpris par son propre geste, il voulut retirer sa main, mais Anne la garda dans la sienne. Elle entraîna Godefroy dans une ruelle moins fréquentée. Ils marchèrent en silence un bon moment, goûtant simplement la présence de l'autre ; se retrouver dans de telles circonstances tenait du miracle. Mais comment aborder l'épisode de la ferme, quelques jours auparavant ? Anne se risqua :

— Je viens chercher ma récompense, fit-elle avec un petit rire gêné.

— Laquelle ?

— Celle de la course.

Godefroy se raidit quelque peu :

— Auriez-vous oublié que vous l'avez déjà reçue ?

— J'en veux une autre, la vraie.

Un sourire invitant appuya sa demande.

— Seriez-vous gourmande ?

— Ou peut-être amoureuse ? murmura-t-elle en se collant contre lui.

Ah ! cette bouffée de bonheur qui monta en lui ! Ce désir de la serrer dans ses bras ! Il l'attira sous un porche, loin de tout regard indiscret. Les yeux dans les yeux, ils se parlaient en silence. Ils s'étaient vus deux fois auparavant, et si peu de temps. Mais quelque chose, chaque fois, avait remué leur cœur. Une attirance mutuelle était née spontanément, qu'ils n'avaient jamais pu se dire. En cet instant magique, les mots étaient superflus. Les lèvres d'Anne s'ouvrirent comme une rose ; Godefroy y déposa délicatement un baiser. Anne recherchait cependant plus d'intimité. Godefroy allait-il se contenter de ce contact pudique ? Elle s'était compromise la première, et elle le sentait encore timide. Quelle initiative attendait-il ? Elle l'encouragea en refermant lascivement ses bras sur son cou.

Cette haleine chaude, ce cœur qu'il sentait battre contre sa poitrine, ce corps qui se pressait contre le sien ! Godefroy en fut presque étourdi. Un désir intense, presque sauvage, monta en lui. Tandis qu'il l'enlaçait, ses lèvres cherchèrent celles d'Anne ; il l'embrassa avec fougue, ignorant toute retenue. Heureusement que la ruelle était déserte. Leur étreinte passionnée effaça tant d'instant de doute, d'orgueil et de malentendus.

L'horloge de la cathédrale sonna six heures.

— Ah ! que ne pouvons-nous arrêter le temps ! soupira Godefroy.

— Vous devez déjà partir ? observa-t-elle avec regret.

— Mon père m'attend non loin d'ici. Soyons prudents et ne créons pas de soupçons inutiles. Si vous le voulez bien, retrouvons-nous demain sur le parvis de la cathédrale.

— Hélas, je repars de bonne heure avec mes parents pour Beauregard.

— Alors nous nous verrons au lieu que vous m'aviez fixé...

— ... et où vous n'êtes jamais venu.

— Me pardonneriez-vous ?

— Laissons le passé. Venez me voir à ce pavillon de chasse que votre ami vous indiquera. Quand y serez-vous ?

— Dès mon retour. Notre séjour ici sera bref, mais je n'en connais pas la durée exacte. Aurez-vous la patience de vous rendre au pavillon sans être sûre de m'y trouver ? Et d'y retourner le lendemain dans l'espoir de m'y voir ?

— Dites-moi seulement le moment de la journée.

— Je viendrai au milieu de l'après-midi.

— Je serai là, jour après jour.

Ils revinrent lentement sur leurs pas, prolongeant leur rencontre. Avant d'émerger dans la grand-rue, ils se réfugièrent sous une porte

cochère pour une dernière étreinte. Ils repartirent en direction de la cathédrale. Un doux rayon de soleil vespéral les éclaboussa. Près d'une échoppe, ils croisèrent une jeune fille.

— Laudine, une amie d'enfance, fit Anne en guise de présentation.

— Elle nous a vus ! s'inquiéta Godefroy.

— Elle m'est plus précieuse et plus fidèle qu'une sœur.

— Je sais donc rester discrète, comme je l'ai été tout au cours de l'après-midi, ajouta Laudine.

— Discrète, en effet, releva Godefroy, surpris et un peu confus. Vous êtes plus légère qu'un ange.

Ils se quittèrent, le cœur débordant de joie. Ce voyage à Orléans était leur plus beau cadeau depuis longtemps. Godefroy se rendit soudain compte qu'il n'avait même pas demandé à Anne pourquoi elle était ici. Sans doute lui aurait-elle répondu d'un air taquin :

— Mais pour vous rencontrer, monsieur.

Il sourit et se dirigea vers la maison de Maître Arnould, qu'il n'eut aucune peine à trouver derrière la cathédrale.

— Eh bien, Godefroy, fit remarquer Bertrand à son arrivée, ta mine réjouie témoigne d'une promenade intéressante.

— Elle m'a en effet réservé d'agréables surprises.

— Regrettes-tu encore ce voyage à Orléans ?

— Pas vraiment. C'est différent de Hautecour, où nous pouvons jouir de grands espaces. En fait, j'ai hâte d'y retourner.

— Alors que tu viens à peine d'arriver ici ? Allons chez le duc et tu seras vite fixé sur ton futur séjour.

Le fouet

ILS DEMEURÈRENT DEUX JOURS À ORLÉANS. DÈS L'AUTOMNE, GODEFROY PASSERAIT UN AN À LA COUR DU DUC, D'OÙ IL REPARTIRAIT CHEVALIER.

Amaury l'accosta très vite à son retour au château de Hautecour.

— Il faut que je vous parle.

— Viens m'aider à desseller mon cheval.

À l'écurie, Godefroy le rassura aussitôt.

— Je sais que tu n'as pas vu Anne, puisque je l'ai rencontrée à Orléans.

Amaury s'exclama, ne comprenant rien à toute cette aventure.

— Je t'expliquerai, c'est un pur hasard.

— Et votre père, qu'en dit-il ?

— Il n'en sait rien. Je lui en parlerai plus tard.

— Parce que vous désirez la revoir ?

— Tu n'en doutes pas, j'espère. J'ai d'ailleurs besoin de toi pour me guider vers un certain pavillon de chasse.



L'été fut magnifique. Jamais Godefroy et Amaury n'avaient autant profité de la nature. Quelle fièvre les gardait à l'extérieur du château jusqu'à tard le soir ? Bertrand voulut en savoir plus sur cette subite rage de promenade. Il mit sur leurs traces un homme de confiance, Aldéric-le-Noir. Celui-ci les suivit quelques jours. Les premières fois, il les perdit et dut se résoudre à les attendre dans des fourrés.

À force de les espionner, il découvrit des pistes intéressantes, même s'il se fourvoya à quelques reprises.

Les deux garçons passaient régulièrement à la vieille cabane du Mal-Étang. Au début, Aldéric surveilla distraitement la mesure, jusqu'au jour où il remarqua l'absence de Godefroy. Il fit la même constatation les jours suivants. Où donc disparaissait le jeune Hautecour ? Aldéric en aurait le cœur net. Au lieu de suivre les promeneurs, il les précéda près de la mesure. Et tout devint clair. Godefroy poursuivait sa route tout seul. Aldéric emprunta le même chemin que lui.

Aujourd'hui, il pouvait faire un rapport complet à son maître.

— Tu me le jures, Aldéric ? rugit Bertrand.

— Sur ma tête, messire. Votre fils se rend au pavillon de chasse des Beauregard. Et qui plus est...

Il lui rapporta avoir vu de loin une silhouette féminine. Malheureusement, il n'avait pas pu se rapprocher suffisamment pour en faire un portrait fidèle.

— Continue.

— Vous voulez savoir ce qu'ils y font ?

— Pourquoi t'ai-je demandé ce travail ?

— Je vais éviter les détails, mais je peux vous assurer que votre fils et cette fille se connaissent intimement.

— A-t-il complètement perdu la tête ! Il sait pourtant que j'ai renoncé à toute relation avec ces gens-là. Et Amaury qui lui sert de couverture ! Va me le chercher et amène-le-moi dans la grande salle.

C'est d'un pas mal assuré que le jeune homme se présenta devant Bertrand, car Aldéric-le-Noir était le messenger habituel des mauvaises nouvelles. Le maître alla droit au but.

— Parle-moi de tes escapades avec Godefroy. Et ne me cache rien, sinon gare à toi !

Amaury frissonna, malgré la chaleur de la pièce. Il avait déjà goûté au châtement du fouet et avait passé des journées entières dans un réduit humide de la cave où seuls les rats venaient le visiter. Souvenirs effroyables ! Plus

terrible, cependant, une menace pesait sur lui : se faire renvoyer ! Que deviendrait alors sa mère, qui vivait au Mal-Étang, ce lopin de terre que Bertrand avait daigné lui prêter en échange des services de son fils ?

— Sur mon honneur, je ne vous mentirai jamais.

— Et sur la tête de ta mère ! suggéra Bertrand.

Amaury en oublia le mensonge qu'il allait inventer. Il évoqua l'incident de la chasse, l'incursion involontaire sur les terres de Beauregard, la visite à la ferme de Léonard et — *la soi-disant perte du cheval* —. Il omit cependant de dévoiler l'identité de la jeune fille. Tout ce qu'il savait, c'était qu'elle était assez bien vêtue et qu'elle voulait retourner au château de Beauregard.

— Et toutes les cachettes que mon fils m'a faites ne t'ont pas semblé suspectes ? Tu le lais-sais me raconter des demi-vérités ?

— Comment aurais-je pu intervenir entre votre fils et vous ?

— Misérable ! Tu sais très bien que tu me dois fidélité. Si mon fils s'engage dans des aventures douteuses, tu dois m'en aviser. Sinon, je te tiendrai pour complice.

Amaury se tenait coi et n'osait pas dire un mot, de peur de s'embourber ; la prudence pourrait lui éviter la punition.

— Maintenant sors d'ici et va rejoindre Radulf. Il a du travail pour toi.

Trop heureux de se tirer si bien de cette affaire, Amaury se dirigea rapidement vers la porte. Comme il en atteignait le seuil, Bertrand ajouta :

— Et surtout, pas un mot de tout ceci à Godefroy.

— Je serai muet comme une tombe.

— Il vaut mieux pour toi, car, au lieu d'avoir le fouet, tu goûterais à la bastonnade.

— Mais... mais pourquoi ? Je vous ai pourtant tout dit.

— Ah, ça... ! Crois-tu me convaincre, toi qui as agi dans mon dos ? Maintenant, va-t'en, et remercie-moi d'être aussi indulgent.

Amaury courut se réfugier dans les écuries, où il épancha sa peine.



Le lendemain matin, à l'heure de *laudes*, le vieux Radulf sortit son neveu du lit et l'entraîna dans la cour.

— Allons, Thibaud, sonne du cor, lui commanda-t-il en lui tendant l'instrument.

— Mais je vais réveiller tout le château, geignit l'adolescent, encore à moitié endormi. Messire Bertrand va être furieux ! Et gare à mon dos !

— Rien à craindre ; c'est sur son ordre que tu sonneras du cor. Je l'aurais fait moi-même si j'avais eu assez de souffle.

Le jeune homme s'exécuta. Quelques instants plus tard, des visages hébétés, d'autres furieux, apparurent aux fenêtres. Bertrand sortit de la salle d'honneur, leur ôtant l'envie d'invectiver le sonneur de cor.

Peu à peu, toute la gent du château se rassembla dans la cour, sous l'œil attentif du maître des lieux. Se tenaient là servantes et valets, mais également Dame Agnès de Hautecour, l'épouse de Bertrand, aussi surprise que les autres. Et Godefroy, qui s'approcha de son père.

— Quel événement préparez-vous ?

— Tu verras.

Suivi de tous les regards, Bertrand se dirigea au centre de la cour. D'un grand geste de la main, il réclama le silence. Puis, d'une voix forte, il laissa tomber un seul mot :

— Amaury !

Docile et craintif, le garçon s'avança timidement vers lui.

— Radulf, va chercher le fouet ! intima Bertrand.

Les yeux du vieillard allèrent du jeune homme au maître, du maître au jeune homme. L'attitude de Radulf trahissait une incompréhension complète ; figé sur place, il ne posa au-

cune question. Son hésitation força Bertrand à répéter son ordre beaucoup plus sèchement.

— Le fouet, valet têtue !

Mieux valait obtempérer ! Radulf se dirigea le plus rapidement possible vers le château. La cour avait troqué une lourde chape de silence contre le calme de la nuit. Chacun tentait de s'imaginer le délit du jeune homme. Bertrand s'adressa à nouveau à la foule :

— Pour avoir agi en cachette dans mon dos, Amaury subira la peine du fouet.

Murmures de consternation et regards interrogateurs.

Sur un signe de Bertrand, deux gaillards forcèrent Amaury à se mettre à genoux et lui arrachèrent sa chemise. Comme Radulf revenait avec le fouet, Bertrand le lui ôta des mains pour le plaquer dans celles de son fils.

— Sept coups, Godefroy. Bien appliqués.

— Mais... mais pourquoi, père ?

— Sept coups, te dis-je !

— Est-ce bien à moi à faire cela ?

— Sept coups ! Surtout ne m'oblige pas à en dire davantage céans.

De voisin en voisin, on chuchotait. On plaignait le jeune homme, toujours serviable et toujours si aimable. *Pauvre Amaury !* D'autres plaignaient également Godefroy. L'ami qui allait fouetter un ami. Pourtant, personne n'osa s'élever contre la sentence du maître ni deman-

der plus d'explications. Godefroy prit le fouet dans la main gauche, qu'il savait moins habile et moins forte que l'autre. Au sifflement des lanières dans l'air, Amaury se plia légèrement et retint son souffle ; il avait connu d'autres expériences de ce genre et essayait d'amortir au mieux les coups. Le cuir tomba mollement sur sa chair, car le geste de Godefroy était maladroit et le jeune homme retenait son ardeur.

— Plus fort, fils ! gronda entre ses dents un Bertrand manifestement enragé.

La voix de son père surprit Godefroy dans son deuxième élan. Alors seulement Bertrand se rendit compte que le garçon ne frappait pas avec le bras dont il se servait habituellement.

— Change de main, tudieu ! Tu seras plus efficace.

Godefroy obéit à contrecœur. Au moment où il leva son bras, il ne put réprimer une légère grimace, comme si la douleur allait s'imprimer dans sa propre chair. Il se détourna brusquement, et la lanière fendit l'air pour terminer sa course sur le sol, dessinant sa marque dans la poussière.

— Sur le dos, sacrebleu ! grinça Bertrand.

Le bras de Godefroy se releva dans un mouvement qui semblait exiger de lui un effort immense. Le troisième coup retomba sur la chair nue. Des traces rouges zébrèrent la peau. Instantanément, Godefroy jeta le fouet à ses pieds.

Il planta son regard décidé dans celui, furieux, de Bertrand de Hautecour.

Silence terrible, dans lequel père et fils s'affrontaient.

Godefroy le rompit le premier.

— Pardon, Amaury, mon ami.

L'autre releva légèrement la tête et lui adressa un sourire triste.

Bertrand sut qu'il n'obtiendrait pas d'autre collaboration de son fils. Il n'insista pas.

— Soit, Godefroy, ta part est faite, dit-il pour sauver la face devant ses gens rassemblés dans la cour. Aldéric, à toi pour les autres coups !

Le garde s'empressa de ramasser le fouet. Comme Godefroy s'éloignait, Bertrand lui murmura sur un ton impératif :

— Reste près de moi !

Godefroy se figea, sentant qu'il valait mieux ne pas prolonger l'épreuve de force avec son père. Malgré lui, il plia le dos quand le premier coup d'Aldéric s'abattit sur Amaury. Le soldat avait frappé avec force et le sang perla davantage. Quelques spectateurs s'éclipsèrent, pour n'avoir pas à subir le reste de cette cruauté. D'autres, cependant, comme réveillés par un instinct sauvage, s'animèrent soudain, oubliant le *pauvre Amaury* pour ne plus voir qu'un dos lacéré ; comme ils étaient friands d'exécutions violentes, ils encouragèrent Aldéric de leurs cris. Le son mat des lanières sur la peau du sup-

plicié répondait en écho à leurs voix exaltées par la passion. Pas une fois, cependant, jusqu'à la fin de son martyre, Amaury ne laissa échapper un cri ou un gémissement. Il garda la bouche stoïquement fermée, se mordant la lèvre inférieure jusqu'au sang.

Il se releva péniblement. Lorsque son regard mouillé croisa celui, satisfait et hautain, de Bertrand, il se chargea soudain de défi.

Radulf s'approcha d'Amaury et lui offrit de soigner ses blessures, tandis que la plupart des autres se dirigeaient vers le château pour se restaurer après un si bon spectacle.

— Va plutôt chercher ma mère, souffla l'adolescent. Elle a des herbes bienfaisantes.

— Guillemine-la-Muguette ? La sorcière... au château ? ajouta Radulf, surpris et craintif à la fois.

— Guillemine, ma mère, rectifia Amaury, camouflant la douleur sous la fierté.

Le vieux serviteur jeta un œil interrogateur vers Bertrand qui ne s'était pas éloigné.

— Va, Radulf, dit Bertrand. Tu sais où est la mesure de cette femme ?

— Près du Mal-Étang. Vous désirez vraiment que j'aille chercher cette... ?

— Va, te dis-je. Apporte avec toi une chape avec laquelle tu la couvriras.

Le serviteur s'inclina et se dirigea vers les écuries.

— Autre chose, reprit Bertrand. Rentre au château par la porte des communs, car je veux que ton retour avec cette femme soit très discret. Aldéric-le-Noir et Sigisbert-la-Vérole sauront d'ailleurs éloigner les curieux.

Il s'adressa ensuite à Amaury.

— On dit de moi que je suis dur. Pourtant, je sais me montrer magnanime quand il le faut, comme en ce moment. Je permettrai à ta mère de venir te soigner ici, dans mon château. Ainsi, je vais t'éviter une marche pénible à travers bois... dans des conditions si précaires. En attendant, va dans ta chambre.

Amaury fit quelques pas maladroits... et s'effondra par terre. Bertrand retint son fils qui se précipitait pour l'aider ; il fit signe à deux serviteurs qui emmenèrent le jeune homme. Puis, sur un ton incisif, il s'adressa à Godefroy :

— Quant à toi, mon fils, j'ai deux mots à te dire. Suis-moi dans la Salle-aux-Loups.

Il avait choisi une pièce à l'écart de la cuisine, afin que nulle oreille indiscreète ne surprenne leur conversation. La Salle-aux-Loups représentait aussi le symbole de sa puissance, puisqu'il y accrochait ses trophées de chasse, dont les moindres n'étaient pas les têtes de loups. C'était l'endroit où il traitait les choses sérieuses. Avant même que son père n'ouvre la bouche, Godefroy connaissait le sujet de l'entretien, car il avait établi rapidement un lien

entre un Amaury victime et un Godefroy bourreau.

— Père, vous avez été dur envers ce pauvre Amaury. Est-ce là une récompense pour avoir voulu me rendre service ?

— Ainsi donc, tu reconnais ton forfait avant même que je ne t'en parle ?

— Si rencontrer une jeune fille porte ce nom, alors oui.

— Gare à ton arrogance, Godefroy ! Ta langue est plus hardie que ton bras.

Et, sans transition, il lança :

— Tu as osé te rendre sur les terres de Beauregard !

Légèrement décontenancé, Godefroy se reprit pourtant :

— Est-ce un crime de se perdre ?

— Qu'est-ce que tu racontes là ?

— Vous faites allusion à ce fameux jour de chasse où Amaury et moi nous nous sommes perdus en poursuivant un sanglier.

— Tu ne m'avais pas dit que vous vous étiez rendus sur les terres de Beauregard !

— Et pour cause ! Je voulais vous éviter une sainte colère.

— Mais il ne s'agit pas de cela. Je te parle de toutes les autres fois, de ces fameuses promenades... pendant lesquelles tu te rends à ce pavillon de chasse...

— Ainsi, vous savez tout !

— Sauf le nom de cette fille.

— Anne. Anne de Beauregard.

Le ton était ferme et tendre à la fois. Ses yeux brillaient d'un tel éclat tandis qu'il prononçait ce nom !

— Je m'en doutais ! coupa son père. Oublie-la.

— Jamais !

— C'est une Beauregard ! rugit Bertrand.

Il poursuivit sur un ton plus doux :

— Je t'expliquerai un jour. D'ailleurs, tu sais que la fille du comte de Champfleury t'est promise depuis sa tendre enfance. Aude, la fille de mon vieil ami.

— Je vous dois le respect filial...

— Ah !... Tout de même ! À te voir agir tout à l'heure, quelques doutes ont surgi dans mon esprit !

— Je ne peux cependant vous promettre d'oublier ma chère Anne. Elle me vaut plus que cette Aude, que je ne connais même pas.

— Qu'à cela ne tienne, mon garçon. J'arrangerai bien une rencontre entre vous, et même un mariage rapide, s'il le faut.

Godefroy allait s'opposer, mais Bertrand explosa :

— Méfie-toi, mon fils ! Ne recommence pas tes vagabondages insensés. Je te relègue dans ta chambre. Benoist-le-Borgne y montera la garde. Plus tard, je te ferai connaître ma décision.

Larmes de joie

AU DÉBUT DE L'APRÈS-MIDI, RADULF ARRIVA AU CHÂTEAU, PRÉCÉDÉ DE GUILLEMINÉ-LA-MUGUETTE. Sigisbert-la-Vérole les attendait près du mur nord, à côté de la porte qui donnait sur les communs. Comme la femme levait les yeux vers lui, le vieux serviteur intervint vivement :

— Évite son regard, Sigisbert ! Des fois qu'elle utiliserait un maléfice.

Il s'empressa de faire un signe de croix, comme pour protéger le garde contre quelque malédiction. Lui-même, tout au long du retour, avait fait marcher la femme en avant de lui, de crainte qu'elle ne lui jette un mauvais œil dans son dos. Pourtant, le regard de Guillemine ne portait que la douceur, teintée de tristesse ; c'étaient les yeux de quelqu'un qui avait beaucoup souffert.

Sigisbert-la-Vérole se dépêcha d'ouvrir la porte, trouvant là un prétexte pour se détourner de la femme ; en effet, lui, un solide gail-lard, se serait senti humilié d'avouer ses craintes, comme l'avait fait Radulf. Les deux autres passèrent devant le garde, qui pénétra à leur suite dans l'enceinte du château. Après avoir tiré le verrou, il se dirigea rapidement vers la porte principale qui donnait sur la rue, pour avertir son compère Aldéric-le-Noir que la surveillance des alentours était devenue inutile, puisque *la sorcière* était arrivée.

Guillemine progressa lentement à travers les dépendances en suivant les directives de Radulf. Elle avançait en silence. Sous son châle, on devinait une abondante chevelure noire. Ils pénétrèrent dans une petite tour où la pénombre les engloutit dès que Radulf eut refermé la porte derrière eux. Guillemine ne put s'empêcher de frissonner.

— De quoi as-tu peur ? bougonna Radulf derrière elle.

— C'est humide ! murmura Guillemine en rabattant davantage le châle sur elle.

Ainsi donc, cette femme était capable de se plaindre ! Se pouvait-il qu'elle fût humaine et pas tout à fait sorcière ? Le vieux serviteur se radoucit et, cessant de la rudoyer, consentit à lui donner une brève explication.

— Le soleil ne pénètre jamais ici. Le côté nord du château est plus malsain, surtout les jours de pluie.

Il sentit qu'elle allait se retourner pour lier davantage conversation avec lui.

— Avance, sacrebleu ! Monte les marches.

Un escalier de pierre en colimaçon les mena à l'étage. Ils trouvèrent Amaury étendu, torse nu, sur la paillasse de sa chambre. Le garçon somnolait. À l'entrée des visiteurs, il tourna la tête.

— Mère !

La lumière qui éclaboussa ses yeux !

D'un bond, il fut debout et, malgré la douleur qu'il avait réveillée en bougeant, il relâcha les traits crispés de sa figure, qui s'illumina d'un sourire.

— Mon enfant !

La voix chaude de sa mère ! Une voix caressante, une voix gonflée de tendresse, où souffrance et joie communiaient.

Guillemine attira son fils contre elle. Ah ! l'enfermer dans ses bras ! Mais les lacérations sur son dos arrêtaient son élan. Témoin gêné de cette intimité, Radulf les laissa discrètement et se dirigea vers l'escalier. Amaury ôta le châle qui recouvrait la tête de sa mère et passa doucement sa main dans ses cheveux. Un geste qu'il n'avait jamais fait, ou du moins dont il ne se souvenait pas ; un geste de tendresse,

d'amour, de réconfort ; un geste de reconnaissance filiale. Guillemine goûta intensément ce moment, s'enivrant d'un bonheur impossible, même si elle sentait un picotement au fond de ses yeux et, dans l'instant suivant, quelque chose de chaud et d'humide sur ses joues.

— Oh ! mère, pas de larmes aujourd'hui, je vous prie.

Il essuya l'eau amère d'un doigt délicat. Elle l'imita, essayant de faire disparaître toute trace de peine.

Comme Amaury était plus grand qu'elle, Guillemine colla son visage contre sa poitrine et la couvrit de baisers. Elle se remplissait de l'odeur de son fils, de sa chaleur, de sa peau, du rythme de son cœur. Elle s'imprégnait d'Amaury, de son fils Amaury. Elle s'essuya à nouveau furtivement les yeux, lui prit les mains, se recula et le contempla longuement, comme pour imprimer son image dans son cœur. Un sourire illumina son visage. Elle se rapprocha de lui et enferma sa figure entre ses mains, en un geste d'une infinie tendresse.

— Mon fils ! murmura-t-elle. Amaury, mon enfant.

Elle avait si peu l'occasion de le voir ! Ah ! le bonheur de pouvoir le toucher et le regarder ! De surprendre cette étincelle de fierté dans son regard !

— J'ai passé quelques fois au Mal-Étang avec Godefroy, dans l'espoir de vous voir. Mais vous n'étiez pas là.

— Je cueille souvent des herbes. Mais comme j'aurais aimé t'accueillir dans mon humble demeure !

Il lui caressa les joues. Pourrait-il ainsi ôter le voile de tristesse qui couvrait son visage ? Guillemine lui sourit.

— Voyons ton dos maintenant, fit-elle en soupirant.

Quand elle toucha sa peau, effleurant une blessure d'où suintait un liquide rosâtre, il se crispa légèrement. Elle lui fit signe de s'étendre sur le ventre. Elle enleva la grande chape, qui entravait ses mouvements ; à présent, elle avait complètement oublié l'humidité qui l'avait assailli à son arrivée. Elle sortit ensuite un onguent de la bourse qu'elle portait, attachée à sa ceinture. Elle se pencha sur son fils et, avec des doigts quasi éthérés, elle en enduisit les zébrures de son dos ; une fraîcheur bienfaisante vint apaiser presque instantanément le feu de ses écorchures.

— Voilà sans doute le résultat du bon vouloir de l'orgueilleux Bertrand de Hautecour, murmura-t-elle en essayant de masquer sous ces mots la révolte impuissante qui montait en elle.

Un léger bruit de pas se fit entendre derrière elle, tandis qu'une voix tranchante rectifiait :

— Le résultat de l'étourderie de ton fils !

Guillemine releva le buste et se retourna. Blême, mais fière, prête à faire face.

— Toi, Bertrand !

— J'espère que tu n'es pas surprise de me trouver dans mon propre château ?

Elle le défia de son regard, soudain animé d'une flamme passionnée. Il le soutint quelques instants, puis se détourna, mal à l'aise devant l'accusation implacable qu'il lisait dans les yeux de cette femme. La dignité de cette manante l'avait désarmé. Pour se donner une contenance, il précisa :

— Je n'ai fait que corriger ton fils.

— *Fils*. Comme j'aime ce mot dans ta bouche, Bertrand, reprit-elle d'une voix étrangement douce.

Le ton de sa voix et le reflet de ses yeux semblaient fouiller dans de lointains souvenirs. Pourtant, Guillemine n'ajouta rien de plus, se concentrant plutôt sur les soins de son fils, indifférente à Bertrand debout près d'elle.

Celui-ci continua d'une voix qu'il voulait neutre :

— Je m'en vais de ce pas annoncer à Godefroy que j'ai envoyé des émissaires chez le comte

de Champfleury pour lui annoncer notre visite.

— Belle nouvelle, ajouta Guillemine d'une voix distraite.

— C'est vrai que tu n'es au courant de rien... Soigne bien ton fils et sois-lui de bon conseil. Qu'à l'avenir il ne se montre pas irréfléchi.

Il esquissa quelques pas, s'arrêta et fit une offre à Guillemine, en grand seigneur :

— Si tu veux demeurer au château, le temps que les plaies de ton fils guérissent...

— Tu es trop bon, ironisa-t-elle.

— Mère, intervint Amaury, acceptez.

— Dans les communs, cependant, ajouta Bertrand, qui regrettait déjà sa proposition. Et, bien sûr, sans te faire voir. Tu connais le chemin. J'avertirai Radulf, qui fera le nécessaire pour qu'on ne découvre pas ta présence.

Il n'attendit pas sa réponse et rejoignit d'un pas rapide le corridor sud où Benoist-le-Borgne montait la garde devant la chambre de Godefroy. Sur un signe de son maître, l'homme quitta la place.

Aude

GODEFROY SE FAISAIT DU MAUVAIS SANG. COMMENT AVERTIR ANNE? ELLE L'ATTENDRAIT COMME D'HABITUDE AU PAVILLON DE CHASSE. Aujourd'hui, il ne serait pas au rendez-vous. Demain ? Et après ?

Se découragerait-elle ? Reviendrait-elle à ce pavillon désert, dans l'espoir de l'y rencontrer ? Il tournait et retournait ces pensées dans sa tête quand la porte s'ouvrit devant son père.

— J'ai envoyé Sigisbert-la-Vérole chez le comte de Champfleury, pour lui annoncer notre visite.

Godefroy sursauta.

— Il est temps de te présenter à Aude, poursuivit son père. Inutile de t'opposer. En attendant le retour de Sigisbert, commençons les préparatifs du voyage. Oh ! à propos, as-tu pensé à un cadeau pour ta future épouse ?

Godefroy resta sans réaction.

— Tu pourrais lui offrir ton faucon.

— Quoi ? Y avez-vous pensé ?

— Ah ! J'étais sûr que cette proposition ne te laisserait pas indifférent.

— Vous ne savez pas à quel point il me tient à cœur. Le mal que je me suis donné pour le capturer !

— Justement ! C'est parce que cet oiseau t'est si cher que je t'en ai parlé. Sache aussi qu'il s'agit d'un des plus beaux cadeaux qu'on puisse faire à une dame.

— Les efforts pour le dompter et l'entraîner à la chasse !

— Aude t'en sera d'autant plus reconnaissante.

— Je n'en ai cure.

— C'est pourtant ce que je veux. Tu lui offriras ton faucon ! Par ailleurs, tu ne le perdras pas, puisque Aude va devenir ton épouse.

Godefroy retomba dans son mutisme.

— Tu auras le temps de t'y faire.

Sur ces mots, son père sortit.

Les pensées du jeune homme vagabondaient ailleurs, près d'une autre jeune fille.



Justement Anne, accompagnée de Laudine, était arrivée près du pavillon de chasse. En

effet, ses parents trouvaient assez étrange qu'elle coure si assidûment la campagne et l'obligeaient à sortir avec un chaperon. Cependant Anne savait que Laudine ne la trahirait jamais.

Aujourd'hui, elle avait préparé un petit festin. Sur une nappe étalée dans l'herbe, Laudine déballait toutes sortes de victuailles. La journée promettait d'être belle.

L'attente se fit longue. À l'impatience succéda la déception, puis l'inquiétude. Godefroy ne vint pas, malgré ses promesses de la veille.

Que lui était-il arrivé ?

Anne arpenta le sentier. Scruta le lointain. Repartit à l'orée du bois. Revint au pavillon. Reprit le sentier des dizaines de fois. Au moindre bruit, son cœur bondissait d'espoir. Pourtant le chemin demeurait vide. Pas de Godefroy, pas d'amoureux. Vaines furent les consolations de Laudine.

Le ciel prenait déjà des teintes orange et violettes. Anne dut se résoudre à repartir sans avoir vu son amoureux.



Au château de Hautecour, Bertrand avait rassemblé un équipage impressionnant pour le voyage. Deux gardes à cheval ouvraient la

marche. Immédiatement derrière eux, Bertrand chevauchait un magnifique étalon noir, très fringant. À ses côtés, Godefroy avançait, d'humeur lugubre. Portée par quatre chevaux, suivait une litière dans laquelle avaient pris place Agnès de Hautecour et deux servantes. Derrière elle, une autre portait Catherine, la jeune sœur de Godefroy, et deux servantes. Un chariot transportait les bagages des voyageurs ainsi qu'une cage où l'on avait enfermé le faucon, cadeau de Godefroy à Aude de Champfleury. Quatre autres gardes surveillaient l'arrière du convoi.

Quand ils arrivèrent en vue du château de Champfleury, deux cavaliers s'élançèrent à leur rencontre.

— Soyez les bienvenus sur les terres de sire Renaud ! clama le premier chevalier.

Le comte de Champfleury les attendait dans la cour d'honneur, son épouse Blanche à ses côtés, et un certain nombre d'hommes et de femmes un peu en retrait. Godefroy tenta de deviner qui était Aude, sa promise. La plupart des femmes étaient trop vieilles, d'autres lui semblaient trop jeunes.

Des serviteurs amenèrent les chevaux aux écuries, tandis que les châtelains invitaient leurs hôtes à entrer dans la salle d'honneur et que leurs gardes allaient rejoindre leurs confrères dans une pièce contiguë à la cuisine.

Le regard de Godefroy se porta vers le fond de la salle, où une jeune fille semblait les attendre près d'un immense foyer.

— Ma fille Aude, dit le comte en guise de présentation. Godefroy de Hautecour, ton futur époux.

Godefroy s'inclina légèrement et murmura quelques mots de salutation. En relevant la tête, il chercha à retenir le regard de la jeune fille, mais elle le dévisageait, l'inspectait en évitant de s'accrocher à ses yeux. Elle se tenait très droite devant lui ; il ne sentit aucune chaleur émanant d'elle. Pourtant, il avait remarqué ses traits fins, sa longue chevelure blonde qui tombait harmonieusement sur ses épaules, son allure élancée ; une silhouette qui aurait pu être chaleureuse. Son sourire lui parut énigmatique. Il eut l'impression d'avoir rencontré une statue.

Renaud frappa dans ses mains.

— Allons, dit-il, fêtons votre arrivée, spécialement la tienne, Godefroy. Nous allons te porter la tostée.

Aussitôt, un page en belle livrée fit son entrée, portant une coupe. Il la donna à une servante de Dame Agnès, qui la passa à sa compagne, laquelle la donna à sa voisine. La coupe passa ainsi de main en main, jusqu'à Renaud, debout près de Godefroy. Le châtelain la tendit au garçon :

— Bois. Je t'ai réservé le meilleur vin de ma vigne. Cette fête est en ton honneur et en celui de ma fille.

Godefroy vida la coupe, au fond de laquelle ne resta qu'une tranche de pain grillé.

— Et maintenant, ton privilège, Godefroy : mange la tostée.

Jamais le jeune homme n'avait été fêté de la sorte. Il chercha l'approbation de son père, qui l'encouragea d'un signe de tête. Il prit la mie imbibée de vin : elle lui parut délicieuse.

Aude considérait la scène, un sourire amusé sur ses lèvres. Elle n'avait pas encore prononcé une seule parole. À son tour, elle but le vin qu'un page venait de lui donner.

— À boire pour tous, à présent, ordonna Renaud.

Des serviteurs apportèrent des coupes à tout le monde, au grand plaisir des voyageurs, qui étanchèrent un peu rapidement leur soif. Le tout eut pour effet d'augmenter le ton des voix et la fréquence des rires.

— Mes chers amis, maintenant que voilà vos gosiers rafraîchis, je vous prie de suivre Ménehilde, qui va vous mener à vos appartements.

— Auparavant, intervint Bertrand, permettez à mon fils d'offrir un présent à la belle Aude.

Il se tourna vers l'entrée de la salle. Dans l'embrasure de la porte se tenait un garde por-

tant la cage qui contenait le faucon. Sur un léger signe de tête de Bertrand, l'homme s'avança, fit une révérence devant Aude et lui tendit la cage. D'un geste expert, elle enleva le voile qui la couvrait. Pour la première fois, Godefroy surprit une étincelle passionnée dans ses yeux quand elle aperçut le faucon. Il se détourna rapidement, désirant s'épargner le spectacle de cette fille qui fondait sur sa proie.

— Je vous sais gré de votre geste, mon cher ami, dit-elle avec une froide politesse.

Tandis qu'un serviteur se chargeait de l'oiseau, ils quittèrent la salle, sur les pas d'une vieille servante, qui les mena au premier étage. Encore haut à l'horizon, le soleil pénétrait abondamment dans les chambres par des fenêtres bien plus grandes qu'à Hautecour. Récemment, Renaud avait réussi à rendre la vie plus confortable ici en protégeant les pièces contre les courants d'air, grâce à des vitraux.

Ménehilde fit ses recommandations.

— Quand vos servantes auront fini de vous installer, je les mènerai à leurs chambres, dans les combles du château.

Dame Agnès demanda cependant que deux d'entre elles restent près d'elle. Elle fit placer deux paillasses au pied de son lit, sur lesquelles elles pourraient dormir tout au long de leur séjour. Les deux autres accompagnèrent Catherine, qui préféra également les garder près d'elle.

— Chère Agnès, me ferez-vous l'honneur de vous baigner avec moi ? demanda Blanche en entrant dans sa chambre. J'ai fait verser de l'eau chaude dans la cuve.

Elle écarta un rideau au fond de la pièce, découvrant un baquet de bois d'où montait une vapeur. Des effluves de marjolaine emplirent l'atmosphère. Ménehilde s'empessa de passer la main dans l'eau et fit apporter un broc d'eau chaude. Elle vérifia si le molleton du fond de bain était toujours bien en place, pour éviter que les deux dames ne prennent des échardes dans les pieds. Ensuite seulement, elle se mit en devoir de dévêtir sa maîtresse et son invitée, et les aida à s'asseoir dans la cuve. Deux autres servantes les assistèrent pour leur toilette.

De son côté, Renaud avait convié Bertrand et Godefroy à prendre leur bain en sa compagnie, ce qu'ils acceptèrent volontiers, après leur chevauchée de la journée. Quant à Catherine, elle dut se contenter d'un bain solitaire, puisqu'Aude n'avait pas daigné se joindre à elle.

Pendant ce temps, des serviteurs s'activaient dans la salle d'honneur. Ils dressèrent des tréteaux au milieu de la pièce et y déposèrent la table que des servantes recouvrirent d'une grande nappe. Ils y placèrent trois cornes à boire, remplies de vin, et disposèrent des

coupes aux places que les convives allaient occuper. Finalement, ils approchèrent des sièges autour de la table.

— N'oublie pas les cierges, Lambert ! intima une grosse servante. Nous aurons besoin de lumière ce soir.

— Dame Blanche les réserve toujours pour la Noël. Les torches aux murs suffiront amplement à éclairer la salle.

— Sire Renaud veut une atmosphère digne des plus grandes festivités. Va vite me chercher les chandeliers, espèce de fainéant. Allez, file !

— Vos désirs seront exaucés, Dame Mahaut ! dit Lambert, moqueur, en esquissant un semblant de courbette.

La servante fit mine d'être courroucée et le menaça du plat de la main. Il courut à la porte, où il se retourna en lui faisant un pied de nez, suivi immédiatement de son plus beau sourire. Elle lui répondit en s'esclaffant.

— Vilain garnement ! Arrête de m'étriller.

Sur ce, elle lui tourna le dos ; les deux serveurs avaient coutume de se taquiner, car ils s'aimaient bien. Lambert s'empessa donc d'apporter deux chandeliers à cinq branches.

Quand les maîtres et leurs invités eurent fini de prendre leur bain, tout était prêt pour le dîner, grâce à Mahaut qui supervisait les opérations, aussi bien à la cuisine que dans la

salle d'honneur. Le soleil déclinait maintenant à l'horizon et de grandes ombres s'allongeaient dans les pièces du château. Les serviteurs allumèrent les torches, ainsi que les cierges.

Sur l'heure de complies, Renaud entra dans la salle d'honneur, Dame Agnès à son bras. Il conduisit son invitée jusqu'au centre de la table et l'installa à sa droite. Son épouse Blanche et Bertrand prirent place en face d'eux. Mahaut conduisit Godefroy et Catherine à un bout de la table. À l'autre extrémité, une place resta vide.

— Où donc est notre fille ? s'enquit Renaud.

Puis, se tournant vers Catherine :

— Aude ne t'a pas offert de t'accompagner après le bain ?

— Je l'ai pris toute seule.

— Aude aura sans doute été troublée par l'arrivée de son fiancé, expliqua Blanche.

Mahaut disparut discrètement dans le couloir menant à l'étage. Quelques instants plus tard, Aude fit son entrée dans la salle.

— Vous ne m'attendiez pas, j'espère, laissa-t-elle tomber négligemment en s'assoiant à la place vide, en face de Godefroy.

Tout le monde se leva pour le bénédicité. Dès que le châtelain l'eut prononcé, chacun se rassit. Aussitôt, arrivèrent cinq serviteurs, portant chacun un plateau rempli de victuailles, qu'ils déposèrent sur la table. Les faisans rôtis,

que l'on avait savamment habillés de plumes colorées, firent grosse impression. Rivalisaient avec eux les lapereaux et la viande de sanglier, nappés d'une sauce onctueuse au vin rouge, assaisonnée d'un bouquet d'épices où le cumin, la cannelle, le gingembre et la noix muguette se mariaient admirablement. Un festin de roi !

— Mon ami, s'extasia Bertrand, vous avez fait des folies.

— Que non ! Je me suis offert le plaisir de partager avec vous quelques bons plats. Voici le résultat de notre chasse d'hier. Au cours de votre séjour, nous ferons d'ailleurs une autre battue ensemble. Vous pourrez constater qu'Aude est une véritable Diane chasseresse. Mais goûtez cette viande, mon ami, vous m'en direz des nouvelles.

Bertrand prit une tranche de sanglier avec sa main droite et la porta à sa bouche. Il émit un bruit de satisfaction tout en mastiquant, tandis que son hôte l'observait avec un sourire.

— Succulent ! Le meilleur sanglier qu'il m'ait été donné de manger, conclut Bertrand.

— Avez-vous décelé l'épice qui en rehausse le goût ? demanda Blanche, une pointe de curiosité dans le regard.

— Le poivre, bien sûr !

— Tout à fait, cher ami. Mais pas n'importe lequel, reprit Renaud, celui de Malabar.

Chacun approuva, connaissant le prix de cette épice. Puis les mains se saisirent ici d'une cuisse de faisan, là d'un morceau de lapereau, là d'une tranche de sanglier. Aude observait la scène avec un détachement amusé, émettant même un gloussement.

— Tu as bien du plaisir, ma fille.

— En effet, père. Me voilà ravie d'être en si belle compagnie, dit-elle en approchant négligemment sa main de la viande.

Elle prit un morceau de faisan avec les trois premiers doigts de la main droite, ralentissant exagérément son geste. De la sorte, elle voulait souligner à son père l'éducation plus fruste de Godefroy, qu'elle avait vu prendre la viande avec l'ensemble de ses doigts. Elle lui fit un sourire entendu avant de porter le morceau à sa bouche. Le manège n'échappa à personne, surtout pas aux gens de Hautecour. Renaud s'empressa de dissiper une gêne naissante en s'emparant lui-même à pleine main d'une tranche de viande, sous les yeux consternés de ses familiers. Après une première bouchée, il renvoya un sourire satisfait à sa fille tout en s'essuyant ostensiblement les mains et la bouche à la nappe ; de cette façon, il sauvait honorablement la situation et donnait une leçon d'hospitalité à sa fille.

Puis, Renaud fit signe à Mahaut, qui disparut dans le couloir, pour revenir, suivie de

ménestrels et de trouvères. Jongleries, poèmes, chants et musique égayèrent les convives. Sans oublier le vin, bien sûr.

— Chère Blanche, ne nous aviez-vous pas dit que votre fille taquinait quelquefois les Muses ? demanda subitement Dame Agnès.

Agacée par l'attitude de la jeune fille, elle avait pensé l'éprouver avec un défi. Elle continua donc :

— Ne pourrait-elle pas rivaliser avec ces gentils trouvères ?

— Ma fille, te plaira-t-il de répondre au vœu de nos hôtes ?

Aude fit la moue, tout en se servant une autre cuisse de faisan. Allait-elle s'abaisser au niveau de ces gens du menu peuple, ces trouvères, ces ménestrels, invités pour les amuser ? Blanche insista :

— Aurais-tu la gentillesse de chanter en l'honneur de nos hôtes ?

— Puisque vous m'en priez si délicatement, je le ferai avec plaisir. Qu'on m'apporte ma cithare.

Un page s'avança avec l'instrument. Aude se dirigea vers la grande cheminée, où tous pouvaient la voir. Le silence se fit. Deux serviteurs s'empressèrent d'apporter un siège. Aude s'installa en prenant tout son temps. Elle caressa une corde qui émit un son plaintif, en pinça une autre qui se fit plus gaie. Lorsque sa

voix se joignit à la musique, un souffle de printemps envahit la salle.

*L'amour de moi s'y est enclose
Dedans un joli jardinet,
Où croît la rose et le muguet
Et aussi fait la passerose.*

Godefroy en oublia l'agacement que la jeune fille avait provoqué en lui dès leur première rencontre et se laissa porter par la douceur de cette voix. Il se surprit même à admirer cette silhouette blanche qu'il s'était pourtant promis de détester, en souvenir de sa chère Anne.

Les dernières notes moururent dans un silence chargé d'émotion admirative. Quand Aude déposa la cithare, les applaudissements fusèrent ; convives et serviteurs, ménestrels et trouvères, tous lui rendirent hommage. Mais, quand elle se leva, Godefroy surprit sur ses lèvres le sourire froid de sa première rencontre.

— J'ai chanté en l'honneur de mon futur époux. Que pourrait-il faire pour moi maintenant ?

Godefroy s'agita sur sa chaise. Cette jeune fille, qu'il commençait à trouver belle, perdit soudain de son éclat ; elle ressemblait de nouveau à celle, distante et hautaine, qu'il avait rencontrée dans la salle d'honneur. Que cherchait-elle par son invitation ? Blanche tenta de

dissiper le voile de gêne qui enveloppait la fin de ce repas.

— Aude, tout le monde t'a admirée. Pourquoi cette demande ?

— On m'en a bien fait une à moi !

Encouragé par le regard de son père, Godefroy se leva. Une colère sourde lui procura un certain aplomb.

— Ma chère amie, je n'ai pas une aussi belle voix que la vôtre. Les instruments de musique me sont moins familiers que la chasse et les arts martiaux. Je vous invite donc demain à une chasse avec le faucon que je vous ai offert. Je vous apprendrai toutes les finesses de cet art.

— J'en serai ravie.

— Fort bien, intervint Blanche. Mes chers amis, finissons notre repas. Et quand vous quitterez la table, n'oubliez pas la corbeille que j'ai fait placer près de l'âtre. Vous pourrez y déposer les restes du repas, que Mahaut ira porter demain aux pauvres du village, car qui nourrit les pauvres nourrit Dieu.

— Allons nous reposer, proposa Bertrand.

Il souhaita bonne nuit à ses hôtes et monta vers sa chambre, suivi d'Agnès et de ses enfants. Une fois à l'écart, il s'adressa à Godefroy :

— Pourquoi inviter Aude à la chasse avec un faucon qu'elle ne connaît même pas ? N'est-ce pas la mettre dans l'embarras ?

— J'ai voulu piquer l'orgueil de cette fille, dont la beauté n'a d'égale que sa froideur.

— Ne la trouverais-tu pas distante juste à cause de cette Anne de Beauregard ?

— Oh, non ! Le seul être qui ait allumé un éclat dans ses yeux est mon faucon. Un oiseau de proie ! En mon âme, je me suis promis de lui donner une leçon, avec ce même oiseau.

— Au risque de créer un incident fâcheux ! Est-ce ainsi que tu comptes remercier nos hôtes ?

— Je vous ai obéi, en venant jusqu'ici. Vous savez très bien que je ne veux pas me lier avec cette Aude. Je ne réclame pas son amour.

— Parce que tu en nourris un autre ? Il te faudra pourtant l'oublier !



Pendant ce temps, Blanche avait également une conversation avec sa fille.

— Tu aurais pu te montrer plus aimable envers nos hôtes.

— Vous saviez que je ne me laisserais pas imposer n'importe qui comme époux. Était-il malséant d'éprouver le tempérament de cet étranger ?

— C'est le fils de nos amis, rectifia Blanche. Je n'ai vu en lui qu'un jeune homme affable.

— Vous savez très bien qu'il m'en faut plus. De toute façon, avez-vous remarqué ses manières frustes ?

— Il se raffinera à ton contact. Par ailleurs, tu auras l'occasion de découvrir ses qualités.

— Comme celles qu'il se propose de me montrer au cours de la chasse demain ? Je ne lui faciliterai pas la tâche, et je l'éprouverai davantage à la moindre occasion, car je veux vraiment connaître ses limites.

— Veille surtout à ne pas dépasser les tiennes, ma fille.

La chasse

LA CHASSE AURAIT LIEU PRÈS DE LA RIVIÈRE. RENAUD GUIDA SES INVITÉS À TRAVERS UN SOUS-BOIS. Aude, à califourchon et non en amazone comme la plupart des dames, chevauchait fièrement une belle jument baie. Sur sa main droite gantée se dressait le faucon offert par Godefroy. Un capuchon recouvrait la tête de l'oiseau pour l'empêcher de s'exciter avant d'arriver sur les lieux de la chasse, et un fil le retenait au poignet de la jeune fille.

Quelques cavaliers, responsables de ramener les fruits de la chasse, s'étaient joints à eux. Des valets à pied s'occupaient des chiens, une belle meute d'épagneuls complétée de terriers et de lévriers. À eux de débusquer le petit gibier.

— Ne t'es-tu pas trompée de chasse, ma belle Aude, en apportant cet arc avec toi ? demanda Bertrand en désignant l'arme que la jeune fille portait en bandoulière.

Un carquois, accroché à la selle de sa monture, contenait quelques flèches.

— C'est la première fois que j'amène ce faucon, Messire Bertrand. Saura-t-il atteindre le gibier et me le ramener ? Une précaution supplémentaire n'était pas inutile.

Le sang de Godefroy ne fit qu'un tour.

— Apprenez que ce faucon est un chasseur redoutable. Je vous ai fait là un cadeau plus qu'estimable.

— Le regretteriez-vous ?

— Je ne fais que vous rappeler les qualités de mon... de votre faucon.

Elle lui adressa un sourire canaille et mit son cheval au trot. Peu de temps après, ils débouchèrent dans une clairière où serpentait la rivière. Des aulnes poussaient de-ci de-là, mais l'espace était généralement dégagé. Un terrain idéal pour la chasse au faucon, surtout qu'au bord de l'eau deux hérons méditaient, attendant sans doute quelque grenouille imprudente.

Aude arrêta sa jument.

— Êtes-vous prête pour la leçon de chasse ? demanda Godefroy.

Elle fit un signe affirmatif. Il enleva le capuchon à l'oiseau de proie, qui, ébloui, s'agita un peu. Il lui passa la main dans le cou, lissant ses plumes, avant de détacher le fil qui le retenait prisonnier.

— Va ! cria-t-il.

D'un coup d'ailes, le faucon s'éleva dans l'air, disparaissant dans la lumière du soleil pour devenir un point presque immobile, loin au-dessus des hérons, avant de se rapprocher insensiblement de la terre. Les chasseurs purent très bien suivre son ample vol plané ; il se laissait porter doucement par un faible courant de vent et exécuta ainsi plusieurs cercles dans le ciel. Soudain, il piqua vers la rivière. Affolés, les grands oiseaux pêcheurs déployèrent lourdement leurs ailes pour échapper à cette menace mortelle. Mais le faucon avait déjà fondu sur l'un d'eux à une vitesse foudroyante. Les cris plaintifs et effrayés de la proie se perdirent sous les hurlements d'excitation des chasseurs.

Aude ne perdait rien de la scène et avait déjà placé une flèche sur la corde de son arc.

Tout le monde suivait avec intérêt la lutte entre les deux oiseaux au bord de la rivière. Elle fut de courte durée. Des plumes volèrent dans tous les sens à travers des gerbes d'eau, d'où surgit le faucon, éclaboussé de lumière, sa prise trois fois plus grosse que lui dans les pattes. En quelques coups d'ailes, il la ramena à son ancien maître. Godefroy caressa doucement son cou et un des hommes présenta un beau morceau de viande à son bec acéré. Lorsque Godefroy voulut redonner le faucon à Aude, il s'arrêta dans son geste.

— Pourquoi cette flèche ?

— Pour le faucon, au cas où il aurait voulu nous fausser compagnie avec le gibier. Et aussi pour ce maraud-là, ajouta-t-elle en décochant le projectile sur un homme débusqué par les chiens et qui tentait de s'échapper vers la rivière.

Le fugitif s'écroula, atteint à l'épaule droite.

— Pourquoi l'avoir abattu de la sorte ? Il n'aurait pas pu se soustraire à vos cavaliers.

— C'est le sort que mérite un braconnier, coupa Renaud. Ma fille a agi comme je l'aurais fait.

Deux cavaliers poussèrent leurs montures vers l'inconnu autour duquel les chiens grondaient d'une façon inquiétante. Ils sautèrent à terre et jetèrent le misérable sur la croupe d'un cheval, comme un vulgaire paquet.

De retour près des chasseurs, ils le firent basculer à terre, sans égard pour la flèche fichée dans son épaule. Le pauvre hère gémit. Renaud lui donna un coup de cravache.

— De quoi te plains-tu, misérable ?

Les gémissements devinrent supplications.

— Ah ! ta flèche sans doute ? Adémard, retire-la-lui.

Un rictus satisfait dans le visage, un gros gaillard l'extirpa d'un coup sec, déchirant la chair du malheureux. Ce dernier poussa un cri épouvantable avant de sombrer dans l'incons-

cience. Un flot de sang jaillit, que l'homme de Champfleury tenta d'arrêter sommairement en serrant le bリアud du braconnier sur sa blessure.

— Qui est-ce ?

— Un paysan de Beauregard, fit un des hommes. Il rôde quelquefois par ici.

— Amène-le au château, ordonna Renaud. Je verrai là-bas quel châtimeut lui appliquer.

Sur ce, furieux, il donna un coup d'éperon dans les flancs de son cheval et rebroussa chemin. Godefroy avait cru reconnaître l'homme, mais s'abstint de révéler quoi que ce soit.

Cet incident mit fin à la chasse, mais les hommes rentraient avec une prise inusitée. Dès qu'ils eurent franchi l'enceinte du château, ils laissèrent choir la loque humaine qu'ils traînaient. Renaud semblait moins furieux et affichait même une certaine satisfaction.

— Ce malandrin va me fournir une excellente occasion de donner une leçon édifiante. Mais pour cela, Belmont, tu devras me le remettre en bonne forme.

Ce Belmont remplissait les fonctions de chirurgien, c'est-à-dire qu'il raccommoait plus ou moins élégamment les chairs meurtries. Sorte de rebouteux, il avait le don de remettre en place des membres brisés, utilisant pour cela force attelles et bandages.

— Il est toujours en vie, j'espère ? continua Renaud en désignant l'amas humain complètement inerte sur le pavé. Il n'aurait tout de même pas commis l'indélicatesse de nous quitter sans notre permission !

Les rires gras des serviteurs saluèrent obsequieusement la remarque triviale de leur maître.

Belmont se jeta au côté du braconnier, le retourna prestement sur le dos et colla son oreille sur sa poitrine. Il releva la tête vers Renaud, un sourire épanoui dans la face.

— Son cœur bat !

— Alors, je te le confie. Montre-toi délicat avec lui afin de le remettre sur pied assez vite.

— Vous désirez vraiment que je soigne ce bandit ?

— Tout à fait, Belmont. Je veux lui faire donner la bastonnade sur la grand-place dès qu'il sera remis. Vois-tu, il ne faut pas qu'il trépasse aux premiers coups ; il doit donc être assez fort pour subir un long châtement. Après cela, quel serf osera encore me voler mon gibier ?

Un rire sonore punctua sa dernière phrase et le chirurgien sourit en pensant au spectacle exemplaire auquel toute la population aurait droit. Il se promit de soigner pour le mieux la vedette de leur prochaine distraction.

Godefroy avait suivi la conversation avec d'autant plus de dégoût qu'il se souvenait en-

core d'Amaury meurtri sous les coups de fouet. Des sentiments qui l'envahirent, lequel était le plus fort ? La honte, l'impuissance ou la compassion ? Il préféra se retirer très vite.

Une autre raison motivait aussi une promptre retraite : quand Belmont avait retourné le braconnier sur le dos, il n'avait plus aucun doute sur son identité ; il s'agissait bien de Léonard-la-Caille. Comment lui parler sans éveiller les soupçons ? Comment, surtout, lui éviter la mort ?

Au déjeuner, on commenta la chasse du matin avec beaucoup de détails. Puis les conversations s'orientèrent très vite vers un autre sujet : la bastonnade. Dans combien de temps pourrait-on soumettre le manant au supplice ? Quel os se briserait le premier ? Combien de coups supporterait-il avant de rendre l'âme ? Au milieu des rires, chacun y allait de ses prévisions.

— Et toi, Godefroy, tu ne dis rien ?

— J'aurais une autre proposition à vous faire, Messire Renaud. Ne serait-il pas plus amusant de punir ce vilain par là où il a péché ?

— Ha, ha, ha, Bertrand ! Ton fils s'exprime comme un vrai sage. Parle, Godefroy, nous attendons impatiemment la suite.

— Offrons à ce manant une autre chance de débusquer votre gibier. Mais cette fois-ci il courra en avant de nous ; il sera un chien parmi les chiens.

Les yeux de Renaud s'agrandirent tandis qu'il s'esclaffait.

— Remarquable ! Ce sera ma plus belle chasse à courre. N'est-ce pas, Aude ?

— Il me tarde d'y participer.

Godefroy surprit dans le regard de la fille la même lueur que lorsqu'elle avait aperçu son faucon pour la première fois ; une étincelle d'acier, où se mariaient passion et plaisir. Elle poursuivit :

— Ce manant devra cependant être beaucoup plus en forme que pour une simple bastonnade, s'il veut suivre nos épagneuls.

— Fie-toi à moi, ma fille. Notre homme retrouvera très vite ses forces.

On remit donc à plus tard la chasse au cerf prévue pour le lendemain. Léonard eut droit aux meilleurs soins du chirurgien, aux mets les plus consistants et à quantité de vin rouge, car, selon Belmont, cette boisson fortifiait le cœur et le sang, dont elle épousait la couleur.

Le prisonnier se remettait peu à peu de sa blessure. Comme il logeait pour la première fois dans un cachot du château, il se mit à envier tous ceux qui y avaient séjourné, car, de toute sa vie, il n'avait jamais si bien mangé ni si bien bu. Il somnait régulièrement dans le sommeil après quelques chansons égrillardes, qui sortaient de plus en plus mollement de sa bouche à mesure que la journée avançait.

Un soir, Godefroy se glissa dans le couloir qui menait au cachot.

— Donne, dit-il au garde qui portait sa pitance au prisonnier. Je vais m'en charger.

— Vous avez hâte de voir l'état de santé de ce coquin ? s'esclaffa le soldat.

— Tout à fait, mon brave.

Quand Godefroy se présenta, Léonard s'exclama :

— Vous ici !

— Chut ! Je viens en ami. Fais-moi confiance.

L'autre hésita. Mais qu'avait-il à risquer ? Godefroy passa aux explications. Tout d'abord, personne ne devait savoir qu'ils se connaissaient, sinon Godefroy ne pourrait lui être d'aucun secours. Il lui apprit ensuite qu'on le ferait participer à une chasse à courre. À cette occasion, il l'aiderait à s'enfuir. À lui de saisir sa chance.

— Quoi qu'il arrive, ne t'étonne de rien, lui conseilla-t-il.

En retour, il lui demanda un service : faire savoir à Anne qu'il pensait toujours à elle, même s'il ne pouvait pas la voir pour le moment.

— Comment l'approcher ? se lamenta Léonard. Il est plus facile pour elle de venir dans ma chaumière que pour moi d'entrer au château. Et surtout de lui parler.

— Je vais te révéler un secret...

Godefroy lui parla du pavillon de chasse où ils se rencontraient. Anne devait s'y rendre encore dans l'espoir de le voir. Léonard l'y trouverait, s'il savait se montrer patient.

— Et être chanceux. Je dois d'abord réussir à m'enfuir d'ici.

— Dis-lui que je viendrai, poursuivit Godefroy. Je ne sais pas quand. Plus tard. Quand je pourrai échapper à la surveillance de mon père. Surtout, surtout, dis-lui que je l'aime.

— Oui, oui. Je lui dirai que vous viendrez.

— Dis-lui surtout que je l'aime ! N'oublie pas : que je l'aime !

Léonard se sentait maladroit avec les mots d'amour. En plus, les dire à une dame...! Et pour un autre...!



Léonard devint le sujet favori des conversations. Et, comme chacun avait hâte de participer à la chasse, chacun se souciait de son état de santé.

— Renaud, nous devrions tenter une battue avec votre homme demain, proposa Bertrand au bout d'une dizaine de jours.

— Que d'impatience, mon ami !

— Je ne voudrais pas abuser de ton hospitalité ; par ailleurs, j'aimerais beaucoup participer à cette chasse.

— Mais votre compagnie nous est très agréable, Bertrand. Je vais tout de même m'enquérir de l'état de ce paysan.

Le lendemain matin, le braconnier se montra très surpris de se faire réveiller aux lueurs de l'aurore. Ses gardiens le poussèrent hors du cachot. Dans la cour, cavaliers, hommes à pied et chiens étaient prêts à partir. La chasse ! Léonard se souvenait des paroles de Godefroy. Le jeune homme avait dit vrai.

Renaud attendait Aude avant de faire sonner du cor. Quand elle se présenta, un page courut à sa rencontre, tenant sa jument par le licol. Le comte donna enfin le signal du départ.

Aussitôt, Léonard fut propulsé dans la meute des chiens. Les cavaliers avancèrent lentement et le poussèrent devant eux. Il ne put faire autrement que courir. Il se retourna à quelques reprises, l'air hagard, ne trouvant même pas le réflexe de parler, de poser une question. La chasse s'annonçait plus éprouvante qu'il n'avait pensé.

Ils pénétrèrent dans le bois. Les hommes à pied, précédés des chiens, élargirent le front de la troupe. Quelques cavaliers les suivirent sous les hauts fûts des hêtres, où leur passage était plus facile. Maintenant, l'aventure commençait vraiment.

Léonard sentit l'appel de la liberté, qui lui sourirait peut-être derrière un taillis plus épais.

Saisir sa chance, comme le lui avait dit Godefroy. Il accéléra le pas, trébucha volontairement sur une souche et se laissa tomber, dans l'espoir qu'on l'ignore. Mais Renaud, qui le talonnait avec sa fille, lui asséna un coup de cravache.

— Débusque le gibier, maraud, au lieu de rester étendu dans l'herbe !

Il se releva et reprit péniblement sa course, encouragé à la vue de Godefroy qui galopait vers eux.

Des cris sur leur gauche attirèrent tout à coup leur attention.

— Taïaut ! Taïaut ! Taïaut !

Une forme sombre traversa une raie de lumière.

— Par Saint-Hubert, un grand mâle ! s'exclama Renaud.

Bertrand filait déjà sur les traces de l'animal.

Jappements des chiens, sonnerie du cor, cavalcade. Les cris des chasseurs répondaient au cor. Et le lourd martèlement des sabots dans la terre célébrait la férocité de cette poursuite implacable. Les cris des ramiers et l'envol fracassant des faisans dérangés par le passage de la meute complétaient cette symphonie annonciatrice de mort. Renaud, grisé par l'appel de la chasse, allait se lancer lui aussi sur les traces du cerf, quand il se rendit compte que Léo-

nard se coulait sur la droite. Profitant d'une dénivellation du terrain pour disparaître à leurs yeux, le malheureux avait cependant quitté trop tôt l'abri des arbres. Il courait maintenant sur une pente découverte qui menait à la rivière.

Godefroy perçut l'éclair de colère dans les yeux du comte et piqua sur le fugitif, qu'il rejoignit au bord de l'eau. Il jeta un bref regard en arrière de lui. Aude, plus amusée par cette aventure singulière que par la chasse, les suivait à quelques toises. Son père les observait depuis l'orée du bois. Une dizaine de chiens dévalèrent la côte.

La sonnerie du cor leur parvenait encore, mais de plus en plus lointaine.

— Saute dans la rivière ! souffla Godefroy à Léonard en arrivant sur lui.

L'autre mourait de peur. Il ne reconnut même pas Godefroy ; ce n'était plus qu'un cavalier qui allait l'écraser d'un moment à l'autre. Et les chiens tout proches ! Il n'eut pas le temps de réfléchir, car, d'un coup de botte, Godefroy le fit basculer dans le cours d'eau.

— Je vais ramener ce misérable ! cria Godefroy à l'adresse de Renaud.

En se retournant, il aperçut Aude, son arc armé d'une flèche à la main.

D'un coup de talon, il força sa monture à pénétrer dans l'eau. Léonard s'accrocha déses-

pérement à un étrier. *Sauver sa vie. Ne pas se noyer.* Le reste n'avait pas d'importance. Seul, cet instinct impérieux de survie immédiate ! Qu'on le reprenne. Qu'on le châtie. Plus tard. En cet instant précis, il n'avait qu'une seule volonté : vivre !

— Tu sais nager ?

Que lui voulait cet homme ? Certainement pas du bien, car il venait de lui appliquer un coup de cravache. Pourtant, les coups suivants frappaient l'eau à côté de lui.

Sa tête émergeant de l'eau, il happa goulûment une bouffée d'air, avant d'être obligé à plonger de nouveau. Il reparut, l'épouvante dans le regard, la bouche ouverte pour crier grâce... À cet instant précis, il reconnut celui qu'il prenait pour son bourreau. Godefroy ! *Mais ne rien laisser paraître. Ne pas montrer qu'il le connaissait, quoi qu'il arrive !*

— Plonge !

La peur rivait les mains de Léonard sur l'étrier. Une fois de plus, Godefroy lui enfonça la tête dans l'eau. Le malheureux réussit à la ressortir pour prendre une bouffée d'air, mais avala du même coup une bonne tasse d'eau. Il toussa, sur le point de s'étouffer. Godefroy le maintint un instant à la surface.

De loin, Renaud et Aude assistaient à ce combat captivant. Ils n'aperçurent la tête du fugitif qu'à quelques reprises, à travers des

éclaboussures d'eau, qui soulevaient des gerbes de lumière. L'ardeur avec laquelle Godefroy s'acharnait sur sa victime impressionna particulièrement le comte.

— Frappe ! Frappe, Godefroy ! Pas de pitié pour ce misérable.

Le cheval se laissait porter par le courant. Il parvint à un méandre de la rivière, masquant temporairement leur petit groupe au baron et à sa fille.

— Plonge, tudieu ! intima de nouveau Godefroy.

— Ma... ma cotte... hoqueta l'autre.

— Elle t'empêche de nager ? Qu'à cela ne tienne !

Godefroy tira sur le vêtement de Léonard en même temps qu'il imprimait une forte pression sur lui avec son pied ; il le propulsa ainsi vers un large buisson dont les branches pendaient dans l'eau.

— Confonds-toi avec le feuillage et l'eau, lui souffla-t-il.

Il donna encore quelques coups de cravache dans l'eau. Avant de s'éloigner, il lança à Léonard, dans le fracas de l'eau fouettée :

— Va au pavillon de chasse. Et parle à Anne.

Il poussa son cheval vers l'aval en continuant à donner des coups dans l'eau et en lançant des invectives. Dissimulé sous le buisson,

Léonard, encore incrédule, le regarda s'éloigner. Alors, seulement, il réalisa que le jeune homme l'avait sauvé.

Au méandre suivant, Godefroy remonta sur la rive et galopa à la rencontre du comte.

— Voici tout ce que j'ai récupéré de ce malandrin, messire Renaud, cria-t-il en brandissant la cotte de Léonard. Il a sans doute coulé à pic.

— Assommé par tes coups, ah oui ! Fier combat que celui que tu as livré là. À présent, retournons à la chasse.

— J'aimerais arpenter encore quelque temps la berge avec les chiens, proposa Aude, au cas où ce misérable ne se soit pas noyé.

Godefroy s'alarma.

— J'aimerais le faire avec vous, ajouta-t-il vivement. Je m'en voudrais de vous laisser terminer ce que j'ai commencé.

— Orgueilleux ! commenta Renaud. C'est bien le sang des Hautecour qui coule dans tes veines. Ma fille, te voilà bien chanceuse... Prenez tout votre temps pour vos recherches. Je rejoins le reste de la troupe ; vous saurez certainement nous retrouver avec les chiens.

Il s'élança vers le bois, d'où leur parvenaient confusément les bruits de la poursuite.

— Vous voilà tout mouillé, rit Aude.

— Le soleil et le vent auront vite fait de sécher tout cela. Faisons quelques recherches vers

l'amont, puisque j'ai déjà exploré l'aval. Mais vous pouvez ranger votre arc.

— Je m'en serais servie, si ce manant vous avait échappé.

— Je n'en doute point. N'auriez-vous cependant pas craint de me blesser ?

— Ne m'insultez pas, Godefroy. Apprenez que je suis fort experte dans le maniement de l'arc. La chasse m'est d'ailleurs très familière. Si je me suis pliée à votre leçon, il y a quelques jours, c'était uniquement dans le but de vous faire plaisir.

Il sourit. L'altière et froide demoiselle dévoilait une faille : son amour-propre.

Ils parcoururent quelques centaines de toises, revinrent sur leurs pas et refirent le même chemin une autre fois. À l'endroit critique de la rivière, Godefroy se montra chaque fois très bavard.

— Ce gueux a péri comme il le devait, Aude, noyé dans la rivière. Quelques branches d'arbres arrêteront son cadavre.

— J'espère que les corbeaux viendront le dévorer lorsqu'il remontera à la surface, fit-elle en ponctuant sa remarque d'un grand rire. Ce sera là une belle leçon pour tous ces manants qui pensent chasser impunément sur nos terres. Allons, partons d'ici.

Elle rassembla les chiens et ils reprirent le chemin du bois. Avant de disparaître sous la

frondaison des arbres, Godefroy jeta un dernier coup d'œil vers le buisson qui baignait dans l'eau. Il sourit en croyant voir quelque chose bouger dans l'ombre.

Les chiens, excités par les bruits de la chasse, partirent à vive allure, suivis par les deux cavaliers presque collés à leur monture pour éviter les branches basses.

— Un cerf là-bas ! cria Aude. Taïaut ! Taïaut ! Taïaut !

L'animal s'enfonça dans l'épaisseur du bois avec toute la folie du désespoir. Vivre ! Échapper à cet étai qui se resserrait sur lui ! Arbustes et buissons s'écrasèrent sous son poitrail puissant. À foncer ainsi droit devant lui, sans se soucier des petits obstacles, il prit quelques longueurs d'avance sur les chevaux, moins hardis que lui. Mais la cavalcade et les cris, derrière lui, continuaient. Finalement, il s'arrêta, épuisé. Les naseaux dilatés, les babines pleines d'écume, il soufflait comme un démon. Il fit volte-face, l'épouvante dans les yeux, mais une volonté farouche de vivre dans le cœur. La tête baissée, les bois menaçants, il attendait les assaillants. Dès qu'il sentit le premier chien s'attaquer à une de ses pattes arrière, il laboura violemment le sol, projetant du même coup l'animal hargneux dans les fourrés. Un autre surgit. Et un autre. Un autre encore. Des chiens partout autour de lui ! À bonne distance cepen-

dant. Ils le maintenaient en respect. Pour lui, plus aucune fuite possible.

— Taïaut ! Taïaut ! Taïaut !

Les deux poursuivants débouchèrent devant l'animal traqué. La jeune fille salua la scène d'un rire de triomphe, banda son arc et décocha la flèche qui se ficha dans l'encolure de la bête ; le cerf s'affaissa d'un bloc. Godefroy n'avait pas eu le temps de réagir que déjà elle poussait son cheval vers l'animal abattu.

— N'approchez pas trop, cria-t-il. Un coup de pattes, des fois...

Sous le couvert de la prudence, il avait surtout voulu masquer sa surprise de la voir agir exactement comme un homme. Jamais il n'avait vu de femme participer à une chasse de ce genre, encore moins s'en faire l'héroïne. Son discours au bord de la rivière n'était donc pas vantardise.

Une agitation subite dans les buissons attira son attention. Un sanglier furieux fonça sur le cheval d'Aude, qui ne put esquiver la charge. Les défenses du cochon sauvage lacérèrent les pattes de la jument. Celle-ci se cabra, se détendit en une brusque ruade, désarçonnant sa cavalière, et s'enfuit en hennissant. À présent, Aude était abandonnée à l'assaillant qui revenait sur elle. Son arc ! Elle le brandit spontanément. Mais de flèches, aucune ! Sa ju-

ment s'était enfuie avec elles. L'arc dans ses mains n'était plus qu'une arme inutile.

Pris de panique, le cheval de Godefroy se cabra à son tour, manquant également le jeter à terre. Excellent cavalier, le jeune homme le maîtrisa et réussit à le lancer vers la jeune fille qu'il happa au passage, juste comme le sanglier allait l'atteindre. Il laissa filer sa monture qui s'éloigna instinctivement du danger, tandis que les chiens s'acharnaient à japper autour du sanglier.

Aude s'abandonna contre Godefroy, profitant de cet instant de répit pour calmer ses émotions. Le garçon respirait son souffle. Son odeur se mêlait à la sienne. Leurs cœurs battaient en cadence. Tous les deux, ils tremblaient encore. Godefroy tenait cette fille altière entre ses bras, ses lèvres frôlaient ses cheveux. Une chaleur sensuelle le submergea soudain.

— Mon amie...

Elle le coupa, en s'écartant de lui autant que le lui permettait sa position entre sa poitrine et le cou du cheval.

— Vous pensez m'avoir sauvée d'un grand danger ? dit-elle en le narguant, retrouvant sa morgue habituelle.

Il resta interdit. Elle tourna légèrement la tête vers lui, une moue hautaine aux commissures des lèvres.

— Vous avez cru que je n'étais qu'une faible femme, incapable d'affronter ce sanglier.

Elle n'acceptait pas d'avoir été humiliée devant lui, encore moins de lui être redevable de sa vie.

— Vous auriez voulu que je vous laisse là, sans venir à votre aide ? balbutia-t-il, incrédule.

— Abandonnez vos illusions de héros et prouvez-moi plutôt que vous êtes digne de ma main.

— Je n'ai pas voulu vous offenser en vous portant secours.

— Oublions cet incident malheureux. Éprouvons plutôt la valeur de votre cœur. Avez-vous le courage d'affronter ce sanglier à pied ?

Il blêmit, mais porta instinctivement la main à sa dague qu'il portait sur son flanc gauche.

— Tuez-le et vous aurez mon baiser.

Il ne dit rien, mais éperonna furieusement son cheval qui partit comme une flèche, projetant durement Aude contre lui. Il la sentit réagir et espéra secrètement que ce contact lui ait fait mal. En peu de temps, ils rejoignirent l'endroit où le sanglier cherchait toujours à échapper aux chiens, qui tournaient hargneusement autour de lui en jappant. Sans un mot, Godefroy sauta à terre, sa dague à la main.

Il franchit le cercle des chiens. Plus rien ne le séparait de la bête. Des gouttes de sueur

perlèrent à son front. Il esquiva une première charge. À la deuxième, l'animal le frôla, mais Godefroy l'atteignit avec son poignard. Le porc fourragea dans le sol avec son groin et ses défenses, projetant de la terre autour de lui. Il repartit à l'assaut en grommelant d'une façon terrifiante. Cette fois-ci, Godefroy l'évita et lui porta un coup dans le dos. Excités par l'odeur du sang, les chiens reprirent de plus belle leur cacophonie. L'animal blessé redoubla de fureur ; il tournait maintenant sur lui-même, enlevant tout espace à Godefroy, pris au piège ; une défense lui lacéra la jambe gauche. Il projeta à l'aveuglette la main qui tenait la dague et sentit l'arme s'enfoncer dans quelque chose de mou ; dans l'instant, un liquide chaud se répandit sur son bras. Le sanglier couina, fit encore quelques pas et tomba sur le côté. D'un autre coup de dague, Godefroy l'acheva, ne se souciant nullement des coups de pattes furieux que donnait l'animal.

On n'aurait su dire si la substance noire qui collait aux deux antagonistes était du sang ou de la terre.

Épuisé, Godefroy resta un moment prostré. Il reprenait lentement son souffle et ne parvenait pas à détacher ses yeux de cette forme poilue étendue à côté de lui.

— Beau combat ! fit Aude en guise de félicitations.

La réflexion le sortit de sa torpeur. La fille lui souriait du haut de son cheval, son arc à la main, mais aucune flèche sur la corde.

— La simple prudence ne vous aurait-elle pas commandé de vous prémunir d'une flèche ? Vous en aviez dans le carquois accroché à la selle de mon cheval.

— C'était votre combat, mon ami ; celui que vous avez accepté. Je n'allais tout de même pas gâcher le plaisir de votre victoire. Par ailleurs, j'aurais eu trop peur de vous blesser.

Une rage sourde s'empara de lui. Cette experte à l'arc le narguait du haut de sa monture ! Il se précipita sur le sanglier et lui trancha une oreille d'un seul coup de dague.

— Votre trophée, Madame ! dit-il en lui lançant l'oreille.

Celle-ci tomba sur la cuisse de la jeune fille, la maculant de terre et de sang. Aude la lui rejeta aussitôt.

— Ce sont les égards que vous avez pour moi ! Me salir de la sorte !

L'arrivée de Renaud à la tête des chasseurs interrompit cette scène.

— Dieu ! Te voilà sauve, ma fille ! Nos hommes ont trouvé ta jument, avec de très vilaines blessures aux pattes. Mais tu es blessée toi-même ! s'inquiéta-t-il en apercevant le sang sur sa cuisse.

— Rassurez-vous, intervint Godefroy. Il ne s'agit là que des vestiges d'une oreille de sanglier que votre fille a voulu contempler de près.

— Et toi, mon fils, voilà l'état dans lequel tu t'es mis ! s' alarma à son tour Bertrand.

— Oh ! rien de grave, père. Un simple combat avec ce sanglier.

— Un combat épique ! renchérit Aude.

Godefroy lui jeta un regard noir.

— Je me suis un peu roulé dans la terre avec ce sanglier.

Les rires fusèrent, chacun appréciant son humour.

— Tudieu, mes enfants ! s'écria Renaud en découvrant le cerf abattu. Voilà une chasse mémorable. Allons célébrer cela au château. À cheval, mon ami.

Godefroy se dirigea en boitant vers sa monture.

— Holà ! Mais cette jambe ! Laisse-moi voir.

Le comte sauta à terre pour constater la blessure, qu'il n'avait pas remarquée jusqu'alors parce que la jambe entière était noircie de terre.

— Vestiges d'une défense de sanglier que Godefroy a voulu affronter de près, expliqua Aude.

— Cœur vaillant que ton fils, Bertrand ! Vraiment digne de ma fille.

— Je n'en suis pas si sûr, fit simplement Godefroy.

— Moi, je te l'affirme, insista Renaud. Maintenant, vite au château. Belmont va soigner cette vilaine blessure.

Un baiser en réserve

UN BAIN CHAUD LES ATTENDAIT. GODEFROY SE MORDIT LES LÈVRES QUAND SA MÈRE, AIDÉE DE BELMONT, LAVA SA BLESSURE. L'ENTAILLE ÉTAIT PROFONDE.

— Par la Sainte Marie, tu aurais aussi bien pu te faire éventrer, le morigéna Agnès. Affronter un tel danger par simple bravade !

— Pour une question d'honneur ! rectifia-t-il.

Il se crispa, car elle venait d'ôter des grains de terre sur sa chair vive.

La remarque de Godefroy fit hocher la tête à Agnès de Hautecour. Elle fit une moue sceptique tout en imprimant une légère pression sur son bras, épousant ainsi sa fierté. Son humeur enflammée lui en rappelait une autre, bien des années plus tôt, celle de son père. Ses doigts de fée continuaient à extraire les grains de terre de la blessure, tandis qu'elle reprenait tendrement :

— Comprends l'inquiétude d'une mère.

— Je sais, fit-il en lui prenant doucement la main. Excuse la témérité de ton fils.

Ses soins terminés, elle lui donna un baiser sur le front avant de se relever. Puis, soucieuse, elle s'adressa à Belmont :

— Saurez-vous réparer tout ceci, monsieur ?

— Remerciez le ciel que l'os n'ait pas été atteint, Madame. Ce jeune homme marchera sans peine dans quelque temps ; il devra cependant prendre patience avant de participer à une autre chasse.

Le chirurgien entourait la jambe d'un épais bandage qui s'imbiba aussitôt de sang. Il recommanda de ne pas le défaire avant deux jours.

Au dîner, Godefroy parut en héros ; à la fin du repas, un trouvère chanta même quelques vers relatant son exploit.

Aude, assise à l'autre bout de la table, lui demanda :

— Mon ami, viendrez-vous chercher le baiser que vous avez mérité ?

— Hélas ! Vous me voyez, céans, bien mal en point pour me lever. Il faudra me le garder quelque temps ou venir me le donner.

— L'espoir d'un cadeau en rehausse la valeur. Je vous le réserve donc pour le jour où vous serez prêt à le cueillir.

Musique et jongleries envahirent la salle, mettant fin à ce duel verbal, où la fierté de l'un se mesurait à l'arrogance de l'autre.

Godefroy passa une nuit mouvementée, où les cauchemars succédaient au délire. Sa jambe le faisait horriblement souffrir. Au petit matin, il sombra dans un sommeil plus calme, mais une forte fièvre l'habitait. Le délire le reprit la nuit suivante. Il transpirait beaucoup.

Quand Belmont lui ôta le bandage après le délai qu'il avait prescrit, il se réjouit :

— Belle formation de pus sur toute la plaie ! Vous avez dû sentir des élancements ?

— C'est peu dire. Je ne saurais décrire cette douleur.

— Signe que le mal sort de cette jambe. Laissons donc aller les choses et remettons le bandage.

— Sans nettoyer à nouveau la plaie ? s'insurgea Bertrand.

— Le pus va accélérer la guérison.

— Qu'allez-vous chercher là, mon brave ? Il faut éviter le pus à tout prix !

— Je m'excuse humblement, Messire Bertrand, le chirurgien c'est moi.

— Vous n'êtes qu'un boucher. Éloignez-vous de mon fils !

Malgré l'intervention de Renaud, Belmont dut se retirer. On lava la plaie et on laissa la jambe à l'air libre.

— Renaud, mon ami, nous n'avons que trop abusé de ton hospitalité. Nous devons repartir.

— Et ton fils ?

— Il voyagera en litière avec sa mère.

Bertrand avait surtout hâte de confier Godefroy aux soins de Guillemine, cette femme en qui il avait une entière confiance, cette *sorcière* dont les doigts magiques étaient capables de palper les racines de vie.

L'aveu

ILS PARTIRENT LE LENDEMAIN.
AUDE GARDAIT EN RÉSERVE LE BAISER QUE
GODEFROY N'AVAIT TOUJOURS PAS RÉCLAMÉ.

Dès leur arrivée à Hautecour, Bertrand s'enquit de Guillemine auprès de Radulf.

— Elle doit être à l'étage des communs. Ce matin, je lui ai apporté sa pitance, que je prélève discrètement, chaque jour, sur la part des pauvres, afin de ne pas éveiller les soupçons de cette chère Mabile, qui règne sur la cuisine.

— Mène-moi à elle.

Comme ils allaient monter l'escalier de la grange, Bertrand remarqua, au bas du mur, des pierres fraîchement cimentées.

— Qu'est-ce là, Radulf ?

— Une précaution, Messire. Hier soir, j'ai découvert un chat noir dans la grange. Et vous savez que le Malin s'incarne souvent dans ces

bêtes. J'ai donc appliqué la solution finale : j'ai emmuré le chat.

— Vivant ?

— Bien sûr. Sinon je n'aurais enfermé qu'une vulgaire dépouille et le mal serait resté en dehors.

— Ah ! quelquefois je me demande ce qui me retient de ne pas te faire fouetter, Radulf ! Défais-moi ça !

— Mais s'il fallait que...

— Obéis, valet stupide !

Radulf alla chercher une masse et s'exécuta à contrecœur. Une forme noire bougea légèrement au fond de la cavité.

— Sors-moi ce chat de là !

Radulf, complètement paniqué, fit deux pas en arrière.

— Monseigneur... ce chat... S'il est vrai que le Malin...

— Sacrebleu ! rugit Bertrand. Tu vas sortir cet animal de là ou tes os se briseront sous la bastonnade !

Radulf se signa. Puis il s'approcha timidement du mur. Il détourna la tête en introduisant sa main dans le trou. Lorsque ses doigts touchèrent la peau du chat, l'animal bondit en miaulant, l'égratignant. Il disparut dans l'escalier. Le serviteur se signa à nouveau, en se lamentant sur son sort.

— Tu soigneras ces éraflures tantôt. Pour le moment, mène-moi à Guillemine.

Mais la pièce où elle avait passé les derniers jours était vide.

— Par Saint Michel, elle s'est enfuie ! Elle est entrée dans la peau du chat.

— Assez de bêtises, Radulf !

— Le chat noir ! Il est monté ici ! Miséricorde ! Je n'aurais jamais dû briser ce mur.

Bertrand asséna deux bonnes gifles à son vieux valet, qui s'écroula en pleurs. Il courut vers la tour du château, où Guillemine était sans doute en train de soigner Amaury. La chambre du garçon était vide, elle aussi.

Le châtelain pesta. Il lui fallait la guérisseuse, et vite. Il dégringola l'escalier.

— Aldéric ! Sigisbert ! À cheval !

Peu après l'heure de sexte, ils arrivèrent au Mal-Étang. Bertrand sauta de cheval. D'un coup de botte, il poussa la porte de la mesure.

— Guillemine !

Il hurlait. Pourtant, la petite pièce était vide.

De dépit, il donna un coup de pied dans un tabouret, qui culbuta et se retrouva les quatre pattes en l'air devant l'unique fenêtre.

— Par tous les démons de l'enfer, il me la faut ! Cherchez aux alentours.

Les deux gardes s'enfoncèrent dans les taillis. Bertrand galopa vers le château, au cas où Guillemine se serait cachée dans les buissons

à leur passage. Il ne rencontra que Radulf, venu se joindre aux recherches.

— Que viens-tu faire ici ?

— Vous m'aviez confié Guillemine. À moi de la retrouver.

Le châtelain reconnaissait bien là son vieux serviteur, jaloux de son travail.

— Après tout, pourquoi pas ? Mais dépêche-toi ; l'obscurité aura tôt fait de confondre les êtres et les ombres.

Radulf continua en direction du Mal-Étang, en marchant dans le bois. Bertrand battit tous les fourrés. Sans résultat. Il rejoignit Aldéric et Sigisbert, bredouilles eux aussi.

Comme ils approchaient de la mesure, Radulf en ressortait en vociférant :

— Ah ! Je le savais !

— Tu l'as trouvée ?

— Oui, j'ai la preuve.

— De quoi parles-tu, vieil insensé ? s'impatienta le châtelain. Nul besoin de preuve. Je veux la femme.

— À l'heure qu'il est, elle est partie avec le Malin.

Les deux soldats se mirent à se gausser de lui.

— Il semble que l'âge n'ait pas arrangé ton esprit ! lui lança Aldéric-le-Noir.

— Regardez, regardez ! insistait Radulf. Elle l'a invité chez elle.

Curieux, ils le suivirent jusqu'au seuil de la misérable habitation, qu'il n'osait plus franchir. Il leur désigna d'un doigt tremblant le tabouret renversé.

— Les quatre pattes en l'air, afin que le diable puisse s'asseoir sur chacune d'elles ! Ah ! Miséricorde ! Devant la fenêtre, pour être sûre qu'il les voie. La preuve ! La preuve que Guillemine-la-Muguette est une sorcière et qu'elle s'est enfuie sous les traits de ce chat noir.

Pour la première fois de sa vie, Bertrand donna un coup de cravache à son fidèle serviteur. Aujourd'hui, il n'avait pas de temps à perdre avec des idées superstitieuses.

— Rentrons. Je reviendrai demain avec les chiens.

Des flaques de nuit remplissaient déjà le ciel et le soleil dessinait une frise de lumière au-dessus des arbres.

— Prends Radulf sur ton cheval, cria Bertrand à Sigisbert. Il faut rentrer avant l'heure de complies.

Comme ils approchaient du château, ils distinguèrent deux silhouettes qui se dirigeaient vers la porte des communs.

— Guillemine !

La femme se retourna.

— Toi, Bertrand ! Te voilà de retour !

— Par Belzébuth, je t'ai cherchée partout.

— Voilà qui est nouveau, ironisa-t-elle.

— Parfaitement, Guillemine ! Je t'ai cherchée dans les bois, dans ta mesure, autour de l'étang. Je t'ai cherchée partout !

— Comme c'est agréable d'entendre cela dans ta bouche, Bertrand. Il y a si longtemps que tu ne t'es pas préoccupé de moi.

— Je te cherchais, c'est tout ! trancha-t-il.

— Ne m'avais-tu pas dit de rester au château ?

— Justement ! Mais toi, tu courais la campagne, Guillemine.

— Ah ! Le crime pour une mère que de faire une promenade avec son fils ! rétorqua-t-elle en le fixant fièrement.

Retentit alors le cri de Radulf :

— Ses yeux, Messire ! Prenez garde à ses yeux !

— Assez d'inepties, Radulf !

Bertrand n'était pas d'humeur à jouer avec les vieilles superstitions évoquées par son valet. Celui-ci continuait tout de même :

— Ne vous laissez pas envoûter. Prenez garde à ses yeux ! Les feux de l'enfer y brillent ! Ses yeux ! Évitez ses yeux !

Excédé, le châtelain ordonna à ses hommes d'emmener Radulf. Trop pressé de s'éloigner de cette femme maléfique, celui-ci n'opposa aucune résistance.

— Pourquoi désirais-tu tellement ma présence ? reprit Guillemine.

— Pour soigner Godefroy.

— Ah ! fit-elle, déçue et réaliste.

— Une vilaine blessure à la jambe, pour laquelle le chirurgien de Champfleury n'a rien pu faire.

Guillemine se fit lointaine.

— Tu me relègues au fond des bois, dans un taudis abject ! Tu me laisses pour domaine le Mal-Étang, parce que je suis Guillemine-la-Muguette, la sorcière ! Je suis tout de même bonne pour secourir ton fils, Bertrand de Hautecour !

— N'oublie pas que je t'ai aussi permis de soigner le tien.

Le rire nerveux de Guillemine excéda Bertrand, mais elle continuait :

— Mon fils meurtri par l'action de tes bourreaux ! Blessé à cause de tes ordres !

Les échanges étaient crus, acerbes même. Amaury n'avait jamais entendu quelqu'un tutoyer le châtelain, pas même Dame Agnès. Jamais de sa vie il n'avait vu quelqu'un lui tenir tête, sauf sa mère... en cette heure même ! Quelle complicité les unissait donc ? Il voulut s'éloigner, par discrétion, mais Guillemine le retint.

— Reste, Amaury ! Il est temps que tu apprennes certaines choses.

— Il faut surtout que tu soignes mon fils, Guillemine, renchérit Bertrand.

— *Après* seulement, dit-elle froidement, quand tu auras appris à *mon* fils tout ce qu'il doit savoir.

Elle le brûla de son regard. Cette lueur qu'il perçut au fond de ses yeux réveilla en lui une nostalgie, des souvenirs qu'il pensait échoués à jamais sur de lointains rivages. Il se détourna, en proie à un violent combat intérieur.

— Ne me pousse pas à bout, Guillemine ! grinça-t-il entre ses dents.

En renouant avec son regard, il y constata la même lueur de braise, la même détermination. Allait-il capituler ?

— Tu vas soigner mon fils !

Elle se mit à rire et se détourna, avant de lui lancer :

— Par quel pouvoir vas-tu m'y obliger ? Non, Bertrand. Aujourd'hui, c'est moi qui décide.

Furieux, il déchargea sa rage sur les soldats demeurés tout près :

— Qu'est-ce que vous attendez pour rentrer au château ? Nous avons fini par trouver cette... cette femme. Alors, partez d'ici !

Les autres ne se le firent pas dire deux fois et se dépêchèrent de filer vers le château.

— Toi aussi, Amaury ! ordonna Bertrand.

— Non ! cria Guillemine. Amaury, tu restes ici !

Le jeune homme était indécis. Sa mère et son maître. À qui obéir ? Choisir entre son intérêt ou ses sentiments filiaux ? La détermination de Guillemine l'emporta. Amaury ne bougea pas. À présent, ils n'étaient plus que tous les trois. Maintenant qu'il n'avait plus aucune autorité à prouver devant ses hommes, Bertrand se trouva moins vulnérable.

— Te voilà satisfaite, Guillemine. Que veux-tu d'autre ?

— Tu le sais très bien, remarqua-t-elle calmement.

Il descendit de cheval et l'entraîna à l'écart.

— Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi m'obliger à révéler maintenant des choses qui peuvent attendre ? Ton fils saura toujours assez tôt ce qu'il doit apprendre.

Elle s'écarta de lui. Non, elle ne se laisserait pas amadouer.

— C'est aujourd'hui que tu diras à Amaury ce qu'il doit savoir. Aujourd'hui, Bertrand ! Parce qu'aujourd'hui j'ai tout pouvoir sur toi. Dis ces choses à... mon fils ou bien mets une croix sur les soins que je pourrais donner au tien. Foi de Guillemine ! C'est le prix à payer !

— Godefroy ne mérite pas ta colère.

— Il me sert de monnaie d'échange.

— Je ne te savais pas si dure, Guillemine.

— Ou si aimante... pour mon fils. Maintenant, choisis.

Elle se détourna, mettant fin à la discussion. Fatigué, Bertrand retourna vers Amaury.

— Depuis longtemps je voulais te dire certaines choses.

Il entendit un rire étouffé dans son dos, un rire douloureux, comme un doute qui se déversait sur ses paroles. Il reprit :

— Amaury, ton père, que tu n'as jamais connu... ton père...

Les yeux avides d'Amaury s'accrochèrent aux lèvres de Bertrand, pour y chercher les autres mots... Bertrand s'arrêta soudain. Mais la voix impitoyable de Guillemine le fouetta à nouveau.

— Son père, Bertrand ! Son père...

Cette voix d'acier qui lui intimait de parler, qui lui dictait les premiers mots de la phrase ! Cette voix ! Cette voix impérieuse !

Bertrand se retourna, en quête de pitié. Mais en face de lui : un regard de feu !

— Ton père, Amaury..., concéda-t-il enfin d'une voix suppliante.

Le reste émergea d'un sanglot :

— Ton père, tu l'as devant toi...

Amaury sentit la terre s'ouvrir sous ses pieds. Allait-il chavirer sous le coup de cette révélation ? Il voulut dire quelque chose, crier sa surprise, son émoi... Il demeura aphone, accablé, écrasé. Non... Non... ce n'était pas possible ! Il fallait qu'il comprenne. Il chercha

refuge dans les yeux de sa mère. Il rencontra un regard lourd posé sur lui, dans lequel il devina le germe d'une joie intense. Un regard qui savait, qui encourageait, un regard plus que rassurant, un regard triomphant.

— Toutes ces années...! prononça-t-il enfin.

Et Guillemine de renchérir :

— Oui, toutes ces années, Amaury, le fier seigneur de Hautecour t'a gardé à ses côtés au château, nullement par égard pour moi, ta mère, comme il a toujours voulu te le faire croire. Il t'y a gardé pour t'avoir, toi, son fils, avec lui !

— Père ? Vous, Messire de Hautecour, mon père ? répétait-il, hébété.

Puis, le visage fier, il s'avança vers lui :

— Je vous déteste !

Il lui tourna le dos et s'élança vers la forêt.

— Attends, mon fils ! lui cria Bertrand.

Rien. Amaury courait sans se retourner. Bertrand sauta en selle et se lança sur ses traces. Il réussit à le rejoindre et tenta de le retenir par une épaule. Le garçon se démena, hors de lui, le visage en pleurs. Il se retourna et, d'un geste brusque, désarçonna le châtelain malgré lui. Il profita des quelques instants que Bertrand mit à se relever pour foncer vers le bois qui l'engloutit.

— Amaury, mon enfant !

Le cri de Guillemine mourut dans une plainte, enveloppé par l'ombre qui rampait autour d'eux. Le son d'une cloche retentit, annonçant l'heure de complies. Il tombait sur eux comme un glas.

Bertrand chercha en vain dans les fourrés, et plus loin. Amaury avait disparu. Ce fut un homme fatigué, désespéré, qui revint vers Guillemine.

— Qu'as-tu fait en forçant la vérité de la sorte ? murmura-t-il dans une plainte.

— Mon devoir !

— Un fils avec une âme en deuil.

— Il fallait qu'il l'apprenne un jour ou l'autre, Bertrand. Je saurai bien l'aider à panser sa blessure.

À son tour, elle courut vers les buissons où Amaury avait disparu.

— Non, Guillemine ! Reviens ! Tu as une dette d'honneur avant de consoler ton fils.

— Notre fils ! le défia-t-elle.

— Notre fils, concéda-t-il. Je te rappelle cependant que tu t'es engagée à soigner Godefroy.

— Ton deuxième fils, dit-elle en se dirigeant vers la porte d'entrée, celui que t'a donné une autre, après moi.

Bertrand la suivit, admirant malgré lui sa silhouette qui s'était subitement redressée, comme animée d'une fierté nouvelle. Il sentit

une ondée de souvenirs enivrants le submerger. Devant lui, cette femme qu'il avait tant aimée, cette femme dont il avait dû s'éloigner.

Des fiançailles à l'Assomption

LA BLESSURE DE GODEFROY ARRACHA UNE GRIMACE À GUILLEMINNE QUI RÉSERVA CEPENDANT SON COMMENTAIRE. Elle avait vu pire. Après avoir nettoyé la plaie, elle fit un cataplasme avec des onguents dont elle seule connaissait le secret. Elle opérait en silence, avec des gestes précis.

— Je veux qu'à l'Assomption de la Vierge il danse le quadrille !

— Je soigne, Bertrand, je ne fais pas de miracles.

— Tu en feras, sacrebleu ! Il ne sera pas dit que mon fils ne fêtera pas dignement ses fiançailles !

— Ah ! Bertrand, l'intransigeant ! Tu peux forcer les gens, mais jamais la nature. Le mois de juillet se termine déjà et tu voudrais que dans deux semaines ton fils soit frais et dispos. As-tu vu l'état de ses chairs ?

— C'est pour cela que j'ai exigé que tu restes ici : pour que tu les raccommodes.

— Merci pour ta confiance. Mais j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir ; ne m'en demande pas plus. Le reste appartient à la nature... et à ton fils.

Elle sortit de la chambre et s'inquiéta d'Amaury. Nulle trace de lui. Guillemine se rendit aux communs, ouvrit la porte qui donnait sur l'extérieur et inspecta la campagne ; dans l'ombre, elle ne sentit que le vent rôder dans les arbres.

Amaury ne reparut pas cette nuit-là. De tout son cœur, Guillemine espéra qu'il ait rejoint le Mal-Étang.

Godefroy passa une nuit très calme. Sa fièvre tomba. Dès le lever du jour, Guillemine changea son pansement et constata avec satisfaction le début d'une belle cicatrice.

— Vois le résultat de ma science, Bertrand. Rassure-toi, la nature robuste de Godefroy va favoriser sa guérison. Maintenant, laisse-moi partir : ton fils est hors de danger.

— Il n'est cependant pas encore sur pied ! Dans ces conditions, je dois te garder au château.

— Il sera bientôt remis. Prends ces herbes et applique-les-lui dans deux jours.

— Comment saurais-je le faire ?

Elle sourit devant l'aveu de faiblesse de l'orgueilleux Bertrand de Hautecour.

— Cherche les doigts d'une femme pour venir à ton secours. Peut-être ceux de sa mère ou ceux d'une servante.

Elle avait rempli sa promesse : les soins pour Godefroy contre cette terrible révélation que Bertrand avait dû faire.

Sa présence ici n'était plus utile car, Amaury parti, plus aucun désir ne la retenait au château. Sa pauvre cabane, avec son bonheur simple, son taudis sans artifice l'attirait irrésistiblement, comme un havre, une sécurité. Elle devait se rassurer sur le sort de son fils.

— Je pars, Bertrand.

— Tu restes.

— Tu ne sauras pas me retenir, foi de Guillemine, à moins de m'enfermer dans un cachot.

Son regard fier, endurci par la souffrance, l'affrontait. Un silence froid se tendit entre eux. Guillemine se dirigea résolument vers la porte sans que Bertrand n'ose se mettre en travers de son chemin. Il lui souffla simplement :

— Je t'en prie, Guillemine, encore un service, pour l'amour de Dieu.

Elle se retourna, presque hautaine sous son manteau de gueuse, devant cet homme en satin qui l'implorait.

— Lequel ?

— Dis à Amaury que sa place sera toujours ici.

— Si je le trouve, répondit-elle d'une voix à peine audible.

Et elle s'en alla, la souffrance imprimée dans son cœur.



Le mois d'août était fortement entamé. À l'aide d'une canne, Godefroy faisait maintenant des promenades quotidiennes dans la cour du château.

Amaury restait introuvable, malgré les battues des gens de Hautecour et leurs visites régulières au Mal-Étang. Guillemine leur fournissait régulièrement des herbes pour les soins de Godefroy. Quand ils s'enquéraient de son fils, elle hochait invariablement la tête, comme si elle se résignait à sa disparition.

De jour en jour, Godefroy reprenait de la vigueur. Il se portait plus longuement sur sa jambe blessée, éprouvant sa résistance. Elle élançait encore. Quand la douleur devenait trop vive, il prenait appui sur sa canne, mais continuait à marcher, animé par la devise de ses ancêtres : *Hautecour plus fort*. Plus fort que la douleur, plus fort que l'adversité.

Peu avant l'Assomption, se sentant rétabli, il abandonna tout support. Sa démarche était

encore boitillante, mais il se pensait prêt à franchir l'enceinte du château, pour une randonnée à travers la ville. Avec quelle joie il s'engagea dans la première rue, libre de ses mouvements, renouant avec sa jeunesse, renouant avec la vie !

Chacun le saluait aimablement, prenait des nouvelles de *sa jambe*, le complimentait sur son allure. On lui laissait le haut du pavé encore plus facilement que d'habitude.

Quand il parvint sur la grand-place, il fut ébloui. D'immenses draperies pavoisaient les maisons. D'autres, aussi belles, ornaient la basilique. Un peu partout, des oriflammes battaient au vent : aux fenêtres des riches demeures, aux portes de l'église. Même les gargouilles, aux gueules inquiétantes, en arboraient.

Godefroy s'étonna de tant d'apparat. Jamais on n'avait souligné la fête de la Vierge avec autant de faste.

— Ne soyez donc pas si humble, messire Godefroy, lui fit gentiment observer Gerberge, la boulangère. Vous savez bien que cette fête est plus en votre honneur qu'en celui de Marie.

Ainsi donc, son père avait rendu publiques ses fiançailles avec Aude de Champfleury ! Dans le cœur du jeune homme naquit un souci intolérable.

Il traversa la grand-place en répondant distraitement aux salutations ; ses pensées vaga-

bondaient ailleurs. Son temps était précieux. Il devait retrouver Anne au plus vite.

Il ne remarqua pas un homme qui se jeta vivement dans une ruelle après son passage. Quelques instants plus tard, l'individu ressortit prudemment de sa cachette pour inspecter les environs. Satisfait, il suivait des yeux la silhouette de Godefroy.

Ce dernier avait pris sa décision : avant qu'Aude ne fasse son entrée à Hautecour, il en serait parti. Anne était son amour. Il ne pouvait pas en accueillir publiquement une autre.

Partir ? Grave question ! Il déciderait de la suite avec Anne.

Prétextant une promenade dans la campagne, il s'éclipsa l'après-midi même pour se rendre au pavillon de chasse.

Hélas, personne ! Cependant, dans l'allée, du crottin frais, signe d'un passage récent. Anne ? Il l'espéra intensément. Revenait-elle ici tous les jours ? Léonard avait-il eu le temps de lui faire son message ? Il devait absolument le voir. À sa ferme, il ne rencontra que Mathilde et Pernelle.

— Où pourrais-je trouver ton mari ?

Elle haussa les épaules et fit un geste vague.

— Bah ! Dans le pays, là-bas... Avec Jannequin. Faut que le petit apprenne à se débrouiller.

— Je dois absolument le voir.

— Après l'Assomption peut-être... C'est rare qu'il reste longtemps parti. Une fois, cela lui est arrivé. La fois que... Mais vous savez bien pourquoi. Et aujourd'hui, il a le petit avec lui. Ah ! pour sûr, il sera de retour à l'Assomption.

Godefroy n'avait pas le temps d'attendre jusque-là.

— La fillette, dit-il.

— Ma Pernelle ? Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Il avait besoin d'un messager pour approcher Anne, puisque lui-même ne pourrait pas le faire. La paysanne semblait réticente. Mais avait-elle le loisir de refuser après ce que Léonard lui avait raconté ? Après l'épisode de la chasse ? La fuite dans la rivière ?

— Laissez Pernelle m'accompagner au château de Beauregard. Je vous la ramène ce soir.

L'humble femme se sentait déchirée. Pouvait-elle laisser partir sa petite fille avec quelqu'un qu'elle connaissait à peine ? Ses yeux témoignaient de son combat intérieur.

— Elle ne court aucun danger au moins ? Vous me le jurez !

— Foi de Godefroy de Hautecour ! Et puis, je vous dédommagerai.

Mathlide fut sensible au dernier argument.

— Allez, la petite, on va faire un tour de cheval, dit Godefroy en assoyant Pernelle en avant de lui.

Il galopa en direction de la rivière. Tout à l'espoir de retrouver sa belle, il ne remarqua pas un cavalier qui sortait prudemment de la forêt, longeant lui aussi le cours d'eau en direction de Beauregard.



Ce jeudi après-midi précédant l'Assomption était animé à Beauregard. Godefroy s'arrêta à une auberge à l'entrée de la ville et confia son cheval à un palefrenier. À pied, il n'eut aucune difficulté à passer inaperçu parmi les négociants, les commères et les voyageurs. Pernelle, pauvrement vêtue, ne semblait pas l'accompagner, même s'il la surveillait de près. La densité de la foule lui permettait de la garder près de lui.

Il fit mine de s'intéresser à ce qu'offraient les échoppes, mais il observait davantage la foule, dans le mince espoir d'y apercevoir sa chère Anne. Il circula parmi les comptoirs et les étals, lia conversation avec les commerçants et se renseigna discrètement sur Anne. Il comprit très vite qu'elle n'aimait pas se mêler à la foule.

— Vous la trouverez au château, lui fit remarquer une grosse femme. Juste là, en face de vous. Habillé comme vous êtes, on vous laissera passer facilement.

Le pont-levis était baissé. Quelques gardes se promenaient cependant près de la porte des remparts et n'entraient certainement pas qui voulait. Godefroy se retourna pour parler à Pernelle. La petite écervelée ! Elle s'enfuyait là-bas devant un marchand.

— Sale voleuse ! criait celui-ci. Sale voleuse !

Godefroy fonça, se frayant un passage dans la cohue. Il rejoignit la fillette en même temps que son poursuivant.

— Tenez, mon brave, fit-il en lui glissant un écu.

L'autre resta bouche bée, incrédule devant ce jeune homme élégant qui le payait si généreusement pour une vile charardeuse. Godefroy réprimanda vertement la fillette, non pour son larcin, mais pour avoir failli se perdre. Lui fausser compagnie au moment où il avait le plus besoin d'elle !

Il fit les cent pas devant les murailles, inspectant l'entrée de la forteresse. Il devina une première cour et se fit une idée assez précise du reste, se fiant sur le modèle de Hautecour.

Le soleil déclinait et le temps pressait. Godefroy devait improviser, avec la complicité de la fillette. Saura-t-elle être assez rusée pour déjouer les gardes ? Et sous quel prétexte franchirait-elle la porte ?

— Je vais les faire rire, tout simplement.

— Ah ?

— Comptez sur moi, Messire.

— Alors, voilà. Quand tu verras la demoiselle... tu sais, celle qui est venue à la ferme...

— Oh oui, Anne ! Une belle dame comme ça, vous pensez bien qu'on ne l'oublie pas.

— Tu lui diras qu'il y a de belles fleurs dans les champs.

— Mais cela, elle le sait déjà, fit-elle d'un ton découragé.

— Dis-le-lui quand même. *Il y a de belles fleurs dans les champs.* Dis-lui cela, avec les mêmes mots.

— *Il y a de belles fleurs dans les champs,* fit-elle, moqueuse.

— Je compte sur toi, Pernelle.

Ce code, Anne et lui se l'étaient répété au pavillon de chasse. Celui qui le recevait devait partir au-devant de l'autre. Pourvu qu'Anne s'en souvienne ! La petite reprit :

— Je lui dis aussi que vous l'attendez ici ?

— Surtout pas.

— Ah non ?

— C'est une surprise.

— Ah bon !

Elle courait déjà vers le pont-levis. Au moment où elle s'y engagea, elle se retourna vers Godefroy et lui sourit. Elle s'accroupit et fit mine de contempler l'eau de la douve. Elle se releva, se mit à sautiller, puis courut jusque dans la cour du château. Les soldats la regar-

dèrent passer en s'esclaffant. Ah ! se dit Godefroy, ces petits chenapans étaient des maîtres-comédiens ; il bénit le ciel d'être tombé sur une aussi bonne artiste !

Des cris, des rires, derrière les remparts. Dans la rue, Godefroy mourait d'inquiétude. Les rires fusaient de plus belle ! À coup sûr, la petite s'était fait prendre et se fourvoyait dans ses inventions.

Il s'éloigna légèrement des murs et trouva refuge sous un arbre. Adossé négligemment contre le tronc, il observait l'entrée du château. Ah ! l'anxiété qui le rongait sous sa nonchalance extérieure ! Comme l'attente se faisait longue !

Et soudain, le miracle se produisit ! Rêvait-il ? Anne traversait le pont, suivie de Pernelle.

Il faillit s'élancer vers elle, mais ne fit qu'un pas hors de l'ombre, pour signaler sa présence. Il ôta son chapeau pour la saluer, comme aurait fait tout homme du monde. De son côté, elle demeura très calme, même distante, car personne ne devait savoir qu'ils se connaissaient. Elle s'attarda cependant devant lui.

La lumière qui coula dans leurs yeux ! Ce long silence plus éloquent que les mots ! Anne était fascinée par ce regard ardent qui pénétrait son âme.

— Vous n'êtes pas surprise, madame ? s'exclama Pernelle.

— Allons, ne fais pas l'importune, intervint Godefroy en l'éloignant.

Elle revint à la charge.

— Vous m'aviez pourtant parlé d'une surprise tout à l'heure...

— Tu devrais te chercher une autre pomme... honnêtement cette fois-ci.

Il lui glissa une pièce dans la main et lui dit de l'attendre à l'auberge. Pernelle fila, laissant un rire mélodieux flotter dans son sillage.

— Ma mie, enfin je te revois ! souffla Godefroy quand ils furent seuls.

— J'avais envie de voir les fleurs des champs.

Il sourit ; elle n'avait pas oublié le code.

— Faisons quelques pas, dit-elle, prudente.

Ah ! le supplice de ne pas pouvoir la toucher, la prendre dans ses bras, de l'étreindre ! Il ne pouvait même pas la contempler à loisir, mais juste marcher à côté d'elle. Vite, il se perdit dans la foule avec elle, où il pouvait au moins la frôler !

— Tu boites ! s' alarma-t-elle. Que t'est-il arrivé ?

— Un accident stupide que je te raconterai. Pour le moment, ne parlons que de nous. Anne, mon amie, te souviens-tu de nos promesses ? lui murmura-t-il, la gorge nouée.

— Mon âme est liée à la tienne, Godefroy. Personne ne saura m'en détacher. Jamais.

— Ah ! ma mie, comme ces mots étalent un baume sur mon cœur meurtri. Mais le temps presse. À l'Assomption, mon père veut me fiancer à Aude de Champfleury.

Il la sentit frémir à côté de lui.

— Mais c'est dans trois jours !

— C'est pourquoi j'ai couru le risque de venir jusqu'ici. Ma décision est prise. Si tu le veux, ma mie, nous partirons demain, loin de Hautecour et loin de Beauregard. Nous partirons pour n'importe où, pour un lieu où nos pères ne mettront pas d'entrave à notre amour.

La lumière de ses yeux lui fournit la réponse : Anne était prête. Qu'il indique seulement le lieu du rendez-vous.

— Au pavillon de chasse. Demain à midi.

Elle lui sourit : elle serait là.

Il lui restait à retrouver Pernelle. La fillette s'amusait avec des gamines de son âge à qui elle avait offert de magnifiques poires.

— On s'en va, mignonnette. Ta mère doit s'inquiéter.



Mathilde les attendait, assise sous un saule, à plusieurs lieues de la ville.

— Je te ramène ta fille, comme convenu.

— Et le reste de la promesse ?

— Bien sûr. Voici, dit-il en lui donnant un écu.

Mathilde ne trouva pas assez de mots pour le remercier. Mais il galopait déjà en direction de Hautecour.

Guet-apens

LE LENDEMAIN, PEU AVANT MIDI, ANNE ATTENDAIT GODEFROY À L'OMBRE D'UN HÊTRE DEVANT LE PAVILLON DE CHASSE. Elle courut à sa rencontre. Une odeur de terre, de fougères et de feuilles mortes excita leur désir. Godefroy sauta de son palefroi et enferma son amie dans ses bras. Il respira le parfum de sa peau, de ses cheveux. Leurs lèvres s'unirent dans un long baiser passionné.

— Tu ne regrettes rien, ma mie ?

Elle se serra davantage contre lui.

— Tes parents, tous ceux qui te sont chers ?

Si nous partons maintenant, ma mie, peut-être ne les reverras-tu jamais. Pourras-tu sacrifier tout cela ?

— Je t'ai, toi, Godefroy.

— Nous n'aurons pas toujours un lit douillet.

— J'aurai ton épaule. Partons.

Ils étaient jeunes. Pouvaient-ils compter sur des ressources ? La bourse de Godefroy contenait quelques écus d'or. La détermination les habitait tous les deux. Et surtout l'amour.

— En selle. Nous avons une longue route à parcourir.

— Où serons-nous ce soir ? demanda-t-elle.

— À Beaugency, si Dieu le veut. Un lointain cousin y possède une ferme. Ce serait bien le diable si nous ne pouvions pas y trouver refuge. Dans quelques jours, nous irons jusqu'à Orléans, où il sera plus facile de passer inaperçus.

— Orléans, fit-elle, le rêve dans les yeux.

Cette ville aux souvenirs merveilleux ! La ville où ils s'étaient déclaré leur amour.

— Si je montais en arrière de toi ? suggéra-t-elle.

La sentir si près de lui ! Ah ! l'heureuse idée. Ils attachèrent la jument d'Anne à la selle de Godefroy et se mirent en route.

Anne se serrait contre Godefroy, les bras passés autour de sa taille et la tête posée contre son dos. Le frottement de la toile rude sur sa joue lui paraissait une caresse. Elle pensait à cet amour qu'elle avait cru perdu à jamais et qu'elle avait retrouvé.

Elle se laissa porter par le rythme régulier du cheval. Godefroy l'emportait vers un monde merveilleux, il l'emportait vers le bonheur. Ses

rêves les plus fous se réalisaient. Cette nuit, elle dormirait dans les bras de son bien-aimé.

Ils s'arrêtèrent dans une clairière pour laisser reposer les chevaux et s'assirent sur un tronc d'arbre couché à terre. Les rayons du soleil les caressaient doucement. Un gazouillis d'oiseaux ajouta une note de gaieté à ce tableau. Les deux amants goûtaient un sentiment de liberté extraordinaire.

Le bruit d'une charrette les alerta.

— Anne, vite derrière le buisson. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

Godefroy s'approcha des chevaux qui broussaient l'herbe tendre. La charrette conduite par un paysan à peine plus vieux que lui déboucha dans la clairière.

— Belle journée !

— Belle journée, messire, répondit l'inconnu.

— Je me suis perdu dans ces bois. Peux-tu m'indiquer la route de Blois ?

L'homme lui indiqua le chemin, tout en jetant un coup d'œil aux deux montures.

— Je vous conseille de chercher une auberge à Thoury, parce que, plus loin, la nuit va vous surprendre dans la forêt. Blois est encore à plusieurs lieues d'ici.

— Merci du conseil, mon brave.

Il laissa le charretier s'éloigner avant de rejoindre Anne.

— N'allons-nous pas vers Orléans ? lui fit-elle remarquer.

— J'ai mentionné Blois pour brouiller les pistes. Si des gens de Hautecour croisent cet homme, il les enverra dans la direction opposée à la nôtre. À présent, il nous faut repartir.

Déjà les ombres s'allongeaient. Ils devaient trouver un abri avant la nuit. Comme ils allaient sortir de la forêt, deux individus hirsutes surgirent des fourrés.

— Droit de passage ! ricana le plus grand des deux, un colosse inquiétant.

Godefroy voulut forcer le passage. Deux piques pointées sur lui l'en dissuadèrent très vite. Un troisième larron le désarçonna par derrière. Anne se lança à la rescousse de son ami ; le bandit esquiva facilement sa charge et la happa au passage. Elle poussa un cri, aussitôt couvert par le rire triomphant du gremlin. Godefroy profita de cette diversion pour se relever. Son épée à la main, il défiait les assaillants. Un gros éclat de rire accueillit sa riposte.

— Le jeune coq a des humeurs belliqueuses. Comme tu voudras, fit l'un des bandits en se servant de sa pique comme d'un gourdin.

Godefroy voulut parer le coup avec son épée ; mais l'assaut avait été d'une telle force qu'elle lui échappa.

— Un autre derrière toi, Godefroy !

Il fit volte-face, la dague à la main. Sa dernière arme.

— La belle se bat à sa façon, ricana l'un d'eux. Mais il y a mieux, mignonne.

Il tira brutalement sur son corsage.

— La fille plus tard, Le Balafgré. Réglons d'abord son compte à son bel ami, ordonna celui qui semblait être le chef.

Le gaillard poussa Anne dans un fourré.

— Tu ne perds rien pour attendre, ma jolie, lui lança-t-il avant de retourner prêter main-forte à ses comparses.

La jambe de Godefroy le faisait encore souffrir et il ne pouvait pas compter sur sa souplesse habituelle. Il s'adossa à un arbre, espérant s'en faire une défense et couvrir ses arrières. Mal lui en prit, car il perdit de vue deux adversaires. Surgi d'en arrière du tronc, un couteau l'atteignit à la cuisse gauche, tandis qu'une main velue s'emparait de son bras droit. Une brusque torsion le désarma. L'instant d'après, le géant fut sur lui et l'envoya à terre d'un coup dans le bas-ventre.

— Godefroy...!

Le cri de terreur d'Anne mourut sous une gifle formidable, tandis qu'une lame descendait sur la poitrine de Godefroy.

Une vieille connaissance

Et au château de Hautecour pendant ce temps-là.

UN CAVALIER Y ÉTAIT ARRIVÉ AU MILIEU DE L'APRÈS-MIDI. RADULF L'AVAIT IMMÉDIATEMENT MENÉ AUPRÈS DE BERTRAND.

— Tu es sûr qu'il s'agit d'elle ?

— Absolument, messire. C'est Anne de Beauregard. Je l'ai très bien vue au marché, hier, et me renseigner sur son identité a été un jeu d'enfant.

Aujourd'hui, l'homme avait eu plus de difficulté à suivre Godefroy. Près du pavillon de chasse, il avait bien cru avoir été repéré. Mais cela n'avait plus d'importance, puisque Godefroy s'était enfui avec Anne. Une seule chose comptait : les rattraper.

— Où sont-ils ? demanda Bertrand, inquiet et impatient à la fois.

— Du côté de Beaugency, affirma l'espion, si j'en crois ce qu'a dit votre fils avant leur départ.

— Tu peux t'en aller.

L'homme semblait attendre quelque chose.

— Oui ? fit Bertrand.

— N'avions-nous pas convenu d'une certaine somme ?

— Tu recevras ton dû si tes informations sont exactes. Va-t'en maintenant.

Bertrand était d'humeur sombre. Godefroy pouvait-il se montrer assez fou pour insulter Aude, sa promise, en partant avec une autre au moment même où elle arrivait au château ? De plus, Beaugency n'était pas à la porte. Il ne serait certainement pas de retour avant plusieurs jours. Aucun temps à perdre.

— Radulf !

Le serviteur, qui attendait dans le couloir, se présenta immédiatement.

— Demande à Sigisbert de réunir vingt cavaliers. Nous partons dans une heure. N'oublie pas de lui dire que nous ne serons peut-être pas de retour avant plusieurs jours. Va.

Le vieux serviteur se dépêcha de sortir de la pièce.



Au nord du domaine, la troupe de Haute-cour s'engagea sur les terres d'Orléans. Bertrand ordonna à ses hommes de s'arrêter quand il vit des cavaliers se diriger vers eux. Tout d'abord, il les prit pour des soldats du duc d'Orléans et il s'apprêtait à leur expliquer sa présence ici. Mais quand ils furent plus près, il sut qu'il avait affaire à d'autres gens ; en effet, il avait reconnu leur chef. Les deux hommes s'arrêtèrent à quelques pas l'un de l'autre, dans une attitude de défi, sans échanger un mot. Finalement, Bertrand coupa ce lourd silence.

— Toi, Hugues !

— Ainsi donc, nos chemins se croisent à nouveau, Bertrand.

— Et pas dans les meilleures circonstances.

— Faut-il toujours que l'histoire se répète ?

— Mon fils est parti avec ta fille. Ce qui s'est passé il y a quinze ans ne se répétera pas, crois-moi. Je me lance à leurs trousses et tout sera terminé avant la nuit.

— Pour une fois, j'unirai mes efforts aux tiens.

— Dans ce cas, partons sans perdre de temps. À Beaugency ! cria Bertrand.

Il chevauchait comme un démon, déchargeant sa hargne dans cette course effrénée. Plus loin, il ralentit la course de son cheval et le mit au trot pour lui éviter de s'épuiser. Toutes sortes de sentiments se bousculaient dans son

cœur. Un jour, il devrait bien révéler certaines choses à Godefroy, comme il l'avait fait avec Amaury. Mais pour le moment, il fallait le rattraper et sauver l'honneur des Hautecour.

Les ombres du passé

L'HOMME QUI ALLAIT PLANTER LE COUTEAU DANS LE CŒUR DE GODEFROY S'AFFAISSA BRUSQUEMENT EN POUSSANT UN CRI DE DOULEUR, UNE FLÈCHE FICHÉE DANS SON DOS.

Éberlué, Godefroy s'extirpa de sous son corps. En face de lui, il découvrit son sauveur !

— Amaury ! Toi, ici !

— Et voilà pour l'autre ! fit Amaury en décochant une flèche sur le géant.

Mais un bout de bois lancé à la volée le déséquilibra ; la flèche se perdit dans le faite des arbres. Le bandit se rua sur le frêle Amaury avec un cri guttural. Il n'en ferait qu'une bouchée. Un énorme bâton, qu'il reçut en plein front, interrompit sa course. Le sang gicla. On entendit un bruit sinistre d'os brisés. Le gaillard s'effondra en râlant, tandis qu'un homme sortait de derrière un buisson.

— Léonard !

— Eh oui, messire Godefroy.

Godefroy prit appui contre un arbre, pour reposer sa cuisse qui le faisait horriblement souffrir. Sa jambe était couverte de sang.

— Anne ? s'inquiéta-t-il. Anne, où es-tu ?

— Je suis là, mon amour.

Encore toute tremblante, la jeune fille vint se blottir contre lui. Il l'entoura de son bras, lui passa la main dans les cheveux. Des gestes tendres qui la consolait de la récente horreur.

— Pourras-tu me pardonner, ma mie, de t'avoir exposée à des dangers si terribles ?

Elle lui mit un doigt sur la bouche. Il la sentit se serrer davantage contre lui ; son étreinte se faisait plus passionnée.

— Ces dangers nous ont unis pour toujours, mon tendre ami. Ni homme ni démon ne pourront jamais nous séparer.

Il oublia les autres pour ne plus voir qu'elle ; penché sur sa bien-aimée, il la buvait du regard. Il plongeait dans ces yeux mouillés comme dans un paradis. Avoir franchi tant d'obstacles avec elle, avoir affronté la mort avec elle ! Il réaliserait son rêve avec elle.

Une légère toux à côté de lui le tira de son extase ; il écarta doucement son amie pour se tourner vers Amaury.

— Viens taper là, fidèle serviteur. Grâce à toi, je suis en vie. Désormais, tu me seras plus qu'un ami, un frère.

— Si nous l'étions déjà ? insinua Amaury, un sourire chaleureux sur ses lèvres.

— Déjà ?

— Avec votre permission, je vous expliquerai cela plus tard, Godefroy. Pour l'heure, réjouissons-nous d'être tous sains et saufs.

Il s'avança pour recevoir l'accolade de son ami. Le rire qui jaillit de leur gorge ! Ces mains qui se joignaient ! Ces tapes dans le dos !

Alors seulement Godefroy s'enquit du troisième bandit.

— Ah ! celui-là ! Il a filé dès qu'il nous a vus, vous pensez bien. Cette racaille n'est bonne qu'à tuer lâchement ; ça ne se bat jamais loyalement.

Le bruit d'une troupe à cheval interrompit ces échanges. Amaury et Léonard disparurent aussitôt dans les fourrés. À la tête de leurs cavaliers, Bertrand et Hugues s'approchaient du lieu de la bataille.

L'ombre rampait tout autour et ils ne reconnurent les jeunes gens que presque rendus sur eux.

— Quel démon s'est emparé de toi, Godefroy ? fulmina Bertrand.

— Et de toi, Anne ? renchérit Hugues. Thi-berge, occupe-toi d'elle.

Un soldat la retira des bras de Godefroy. Elle le suivit en sanglotant. Soudain, un cavalier cria :

— Deux hommes à terre, sans connaissance. Bertrand le rejoignit en quelques enjambées de cheval.

— Par tous les démons de l'enfer ! Ces malfaiteurs vous ont tendu un guet-apens ! Tu as dû te battre contre eux, Godefroy ?

Puis, remarquant la flèche dans le dos d'un des bandits, il ajouta :

— Tu n'as pas d'arc. Qui vous a porté secours ?

— Quelqu'un que vous connaissez bien, père. Amaury.

Un frisson parcourut le ventre de Bertrand. Il fut prit d'un vertige. Amaury, son fils meurtri, avait trouvé refuge dans ces bois !

Bertrand devait-il crier ou pleurer ? Rugir comme un démon ou remercier le ciel ? Godefroy sentit sa main sur son épaule. Pouvait-elle avoir un tel poids ? Le corps de son père pouvait-il peser si lourd ? Quel combat intense se livrait dans son cœur ? Il crut son père déchiré entre la punition ou la reconnaissance.

— Je dois la vie à Amaury, intercédait-il.

— Je sais, murmura Bertrand. Mais il s'agit d'autre chose. Où est Amaury ? Où est-il ?

À nouveau, il avait repris une stature fière et digne. Godefroy craignait le pire. Il devait absolument venir à la rescousse de son sauveur.

— Ne m'avez-vous pas déjà dit qu'un service exceptionnel méritait une récompense exceptionnelle ?

— À quoi penses-tu ?

— Amaury m'a sauvé la vie.

— Tu me l'as déjà dit ! Crois-tu que je vais me montrer mesquin ? Je le comblerai d'or. Je lui donnerai un cheval. Il aura même un coin de terre s'il le veut.

— Je ne pensais pas à ces richesses matérielles, père. Le poids d'une vie se mesure autrement.

— Fais-moi donc connaître ta sagesse et indique-moi ce que tu mettras dans la balance, fit Bertrand d'un ton impatient.

— Je fais allusion à une vieille tradition. Un exploit sur le champ de bataille pouvait mériter à un homme du peuple d'être armé chevalier, si son seigneur et maître l'en jugeait digne.

— Tu ne m'apprends rien, riposta Bertrand.

Il se radoucit. Le prix demandé n'était pas trop fort. Et les circonstances lui permettaient de réparer l'injustice faite à Amaury, son fils autant que Godefroy. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Hugues se manifesta :

— Amaury, chevalier ! Une reconnaissance honorable, Bertrand !

Seuls Hugues et Bertrand étaient en mesure de comprendre le double sens du mot *reconnaissance* : une marque de gratitude pour

avoir sauvé Godefroy, mais aussi et surtout l'admission à son vrai rang de noblesse.

Ah ! les vieux souvenirs qui surgissaient dans son cœur et dans son esprit ! Un jour ou l'autre, il devrait bien les dévoiler à Godefroy. Mais tout allait trop vite aujourd'hui. Il se sentait bousculé par les circonstances. Aussi reprit-il, légèrement agacé :

— Soit ! Mais je n'adouberai tout de même pas un fantôme ! Une fois de plus : où est-il ?

Godefroy chercha des yeux son ami dans les environs. Personne. Bertrand cria :

— Montre-toi, Amaury !

Toujours personne. Les soldats fouillèrent les alentours.

— Le voici, messire. Et il y a même un autre coquin avec lui.

On arracha les deux hommes aux buissons. Les soldats de Hugues s'excitèrent :

— Léonard, un paysan de chez nous !

On poussa Amaury en avant. Il se campa fièrement en face de Bertrand, ce qui impressionna tout le monde. Où était l'humble serviteur, habituellement si respectueux en présence du châtelain ? Décidément, Amaury n'était plus le même. De toute sa personne émanait une assurance nouvelle. Et Bertrand qui semblait embarrassé ! Les deux hommes allaient-ils s'affronter ? Pourtant, la voix de Bertrand s'éleva, étrangement calme :

— Godefroy m'a appris que tu lui avais sauvé la vie.

Amaury restait toujours silencieux.

— Tu ne dis rien ? reprit Bertrand.

— J'ai aidé mon ami. Il aurait fait la même chose pour moi.

— Accepte donc ma reconnaissance. Elle sera très spéciale, car j'ai décidé de te faire chevalier sur-le-champ.

Amaury demeura impassible, fixant toujours fièrement Bertrand.

— Cet honneur ne te comble donc pas ? À genoux pour recevoir ton titre !

Amaury ne bougea pas d'un pouce. Imperturbable, il restait debout, au grand étonnement de tous. Hugues s'approcha de Bertrand, un doute dans son esprit.

— Oui, *il sait*, dit ce dernier, qui avait deviné l'interrogation dans son regard.

Un *il sait* qui signifiait *il sait que je suis son père*. Bertrand poursuivit :

— Pour être armé chevalier, tu dois être à genoux, comme le veut la coutume.

Amaury ne bougeait toujours pas, aussi altier que tout à l'heure. Dépité et furieux, Bertrand lança :

— Constate toi-même, Godefroy. Le refus ne vient pas de moi. Alors, puisqu'il en est ainsi...

— Un moment !

Qui donc avait osé interrompre Bertrand de Hautecour ? Tout le monde fixa Hugues de Beauregard. Un sourire mystérieux flottait sur ses lèvres.

— À l'évidence, ce jeune homme a également sauvé ma fille. Je lui dois donc aussi ma reconnaissance. Avec ton consentement et celui d'Amaury, c'est moi qui l'armerai chevalier.

Pris de court, Bertrand fit un geste impatient et s'écarta de deux pas. En lui se livrait une lutte féroce : punir Amaury, pour l'avoir défié publiquement, ou le laisser être récompensé, pour avoir sauvé son fils ?

— Alors, Bertrand ? reprit Hugues, qui lisait dans son âme comme dans un livre.

D'un signe de tête, Bertrand acquiesça, mais se détourna aussitôt, comme si cette affaire ne le concernait plus.

— À genoux, Amaury, ordonna aussitôt Hugues.

Cette fois-ci, Amaury s'exécuta devant une assistance médusée.

Hugues lui donna une grande bourrade dans le dos. Il revint face à lui, dégaina son épée et en posa le plat sur son épaule. Il prononça ensuite la formule rituelle :

— Par saint Georges et par saint Michel, je te fais chevalier.

Comme Amaury se relevait, Bertrand se retourna. Leurs regards se croisèrent. Une étin-

celle de fierté brillait dans celui d'Amaury, tandis qu'une étrange douceur colorait subitement celui de Bertrand.

— Ta place est toujours au château, lui rappela ce dernier.

— Elle est aussi près de ma mère.

— Nous en parlerons plus tard. Pour l'heure, trouvons un refuge pour la nuit.

Tout le monde s'apprêtait à partir, quand la voix d'Anne les immobilisa :

— Et Léonard, père ? Sans lui, je serais peut-être morte. Et c'est la deuxième fois qu'il me porte secours.

Bertrand suivait la scène avec intérêt. Subitement, il s'adressa à Léonard :

— Mais approche un peu. Ton visage ne m'est pas inconnu. T'aurais-je déjà vu quelque part ?

Se voyant détaillé de la sorte, l'homme ne se sentait pas trop rassuré, malgré l'intervention d'Anne. Il fit quelques pas timides en direction de Bertrand.

— Champfleury ! s'écria Bertrand, je t'ai vu à Champfleury. Tu es l'homme de la chasse ! La noyade t'a permis d'échapper au châtement que le comte Renaud allait t'infliger ! Mais drôle de noyade, de toute évidence !

Godefroy enchaîna :

— N'oublions pas que cet homme m'a sauvé la vie il y a quelques instants à peine.

— Certaines choses te semblent toutes naturelles, mon fils. Il faudra que nous ayons quelques explications là-dessus.

Anne jugea utile de venir, elle aussi, à la rescousse de Léonard.

— Un homme qui nous a sauvé la vie ne mérite-t-il pas mieux qu'un rappel de mauvais souvenirs ?

— Hugues, ta fille a le sang bouillant, fit remarquer Bertrand, piqué au vif.

Anne rougit : sans vouloir être impertinente, elle avait tout de même avancé des paroles un peu hardies.

— Je vous prie de m'excuser, monseigneur ; je n'avais pas l'intention de vous blesser.

— Trêve de bavardage ! coupa Bertrand. Que décides-tu pour cet homme, Hugues ?

Trop d'événements se bousculaient. Le lieu se prêtait mal à de grandes décisions. Hugues en traiterai demain à Beauregard. Avant de sauter en selle, il rassura Léonard :

— Tu ne manqueras jamais de rien.

Bertrand ne voulut pas être en reste.

— Je me suis un peu emporté tout à l'heure, dit-il à Léonard. C'est vrai que la vie de mon fils est infiniment plus précieuse que les mauvais souvenirs d'une chasse. Je te confère un droit précieux : toi et les tiens, vous pourrez toujours chasser le petit gibier sur mes terres, sans crainte d'être inquiétés.

Il fit signe à un de ses hommes, qui le prit en croupe.

Amaury s'installa derrière Godefroy. Anne, qui avait encore la chevauchée de l'après-midi dans sa mémoire, aurait bien troqué sa place contre la sienne.

La petite troupe se mit en route. En passant à côté des corps étendus par terre, Bertrand ordonna à deux soldats :

— Suspendez ces malandrins à un arbre, à l'orée de la forêt, pour qu'ils servent d'exemples édifiants aux voyageurs.

Crouy n'était pas loin. L'unique auberge du village put offrir de quoi manger à tout ce monde, en décimant son poulailler. Il n'y avait cependant pas assez de lits pour les soldats qui durent s'installer dans les granges aux alentours. Les maîtres bénéficièrent de chambres rustiques à l'auberge.

On soigna sommairement la cuisse de Godefroy, tandis que les hommes de troupe se restauraient. Ensuite seulement, les maîtres se firent servir le souper. Il était frugal, mais après les émotions et les efforts de la journée, il fut le bienvenu.

— Qui aurait dit qu'un jour nous mangerions à nouveau à la même table, Hugues ? fit remarquer Bertrand. Profitons-en, car, cette aventure terminée, nous oublierons tout ceci.

— Je ne comprends pas, risqua Godefroy.

— À ton avis, pourquoi ai-je entrepris ce voyage ? fit Bertrand d'une voix étrangement douce.

Puis, élevant durement le ton, il punctua :

— Pour te ramener à Hautecour, loin de cette... loin de cette Anne de Beauregard ! Tu ne penses tout de même pas que je vais favoriser une idylle entre vous !

— Dans ce cas, père... commença Godefroy en se levant.

— Assis ! rugit Bertrand. Tu ne seras pas la honte de notre famille. Aurais-tu oublié que nous devons fêter tes fiançailles avec Aude de Champfleury dans deux jours ?

— Non.

— À la bonne heure !

— C'est justement pour cela que j'ai décidé de partir avec Anne. Il n'y aura pas de fiançailles avec Aude.

Bertrand blêmit. Il se dressa debout et asséna un grand coup de poing sur la table, renversant sa coupe dans son élan.

— Je suis ton père ! J'ai décidé que tu épouserais Aude de Champfleury ! Et tu le feras !

— Jamais !

— Tu le feras, sacrebleu ! Je te le jure, ou je... ou je...

Il bafouillait de rage. Les autres le regardaient avec stupeur. Bertrand reprit contenance :

— Si tu nous fais cet affront, je te renie.

— Alors, faites. Dshéritez-moi. Envoyez-moi dans un couvent. Donnez-moi la mort en place publique. Jamais je n'épouserai Aude ! Jamais ! Mon amour est à jamais lié à ma tendre Anne.

Il se rapprocha de sa bien-aimée et la prit par la main. Bertrand suffoquait.

— Gardes ! cria-t-il.

Deux soldats, plus ou moins éméchés, se présentèrent.

— Emmenez mon fils à sa chambre, et qu'il n'en sorte pas !

— Attendez ! intervint Hugues. Bertrand, ne penses-tu pas que... ?

— Toi, ne te mêle pas de cela ! Mon fils se fiance à l'Assomption ; il n'y a rien d'autre à ajouter.

— Malgré tout ce que tu sais de lui et d'Anne ?

— Par tous les feux de l'enfer, est-ce qu'une Beauregard va de nouveau influencer le destin d'un Hautecour ?

— Ou ferons-nous revivre à nos enfants ce que ma sœur et toi avez vécu il y a quinze ans ?

Bertrand resta muet, considérant Hugues avec un mélange d'agressivité et de souffrance. Il ajouta, presque suppliant.

— Tais-toi ! Pourquoi réveiller le passé ?

Hugues avait commencé à lever le voile sur un mystère dont seul Amaury soupçonnait l'existence. Ni Hugues ni Bertrand ne pouvaient plus se taire.

— Ah ! gronda l'orgueilleux seigneur de Hautecour, il fallait qu'un jour ou l'autre vous le sachiez. Alors, voilà.

Beauregard et Hautecour

ILS N'ÉTAIENT QUE TOUS LES CINQ.
 BERTRAND LEUR RACONTA SON HISTOIRE...
 ET CELLE DE GUILLEMINNE. Quinze années
 s'étaient écoulées, quinze années au cours des-
 quelles il avait toujours nourri une haine contre
 tous les Beauregard, sauf une.

À cause d'un amour interdit, à cause d'un
 amour perdu.

*Il brûlait d'une passion furieuse pour Guille-
 mine... de Beauregard, la sœur de Hugues. Et elle
 le lui rendait bien. Les deux jeunes gens vivaient
 une idylle merveilleuse jusqu'au jour où son père
 voulut la fiancer au comte de Liberge, pour res-
 pecter une promesse faite à sa naissance.*

*Guillemine se buta, regimba, s'insurgea. Ja-
 mais ! Jamais elle n'épouserait le comte qu'elle
 méprisait. D'ailleurs, elle portait l'enfant de Ber-
 trand. À cette nouvelle, son père avait failli suffo-
 quer. Il était revenu à la charge.*

— *Qu'à cela ne tienne. Je m'arrangerai bien pour que le jeune comte reconnaisse cet enfant.*

— *Non ! avait hurlé Guillemine. Mon enfant ne sera pas un Liberge !*

— *Dans ce cas, je trouverai une faiseuse d'anges.*

Elle s'était jetée sur lui, pleurant de rage, lui martelant la poitrine. Puis elle l'avait défié :

— *Mon enfant vivra ! Et pas sous le nom de Liberge !*

— *Alors, je te renie. Je te déshérite ! avait crié son père. Ton Bertrand pourra toujours t'épouser... sans dot.*

Elle avait galopé jusqu'au château de Haute-cour, où elle avait voulu oublier son désespoir dans les étreintes passionnées de Bertrand.

Mais qu'il l'épouse ! Qu'il l'épouse !

Qu'il l'épouse. Bertrand ne demandait que cela. Son père nourrissait cependant d'autres projets pour lui ; il se montra aussi têtue que celui de Guillemine. Accepter pour son fils une femme sans dot ! Impossible ! Qu'elle retourne chez elle.



Bertrand s'effondra sur son siège, incapable d'en dire plus. Un imperceptible sanglot colora sa voix. Un silence ardent régnait sur la pièce. Chacun avait hâte d'entendre la suite,

mais personne n'osait poser de questions. Grave, Bertrand reprit.

— Les mots que j'aurais dû alors lancer à la face de mon père, tu viens de me les dire, Godefroy. Tu es prêt à tout pour ton amour. Moi, je n'en ai pas eu la force ni le courage. Pourtant, Guillemine m'avait tracé la voie. Guillemine, elle, avait osé ! Elle était prête à aller n'importe où.

— Pourquoi au Mal-Étang ? demanda doucement Amaury.

— Parce que mon père ne l'acceptait pas au château. Ta mère ne vivrait pas sous son toit. Qu'elle vive ailleurs, qu'elle accouche ailleurs, n'importe où, mais pas dans *son* château ! Jamais !

Godefroy blêmit. *Guillemine et son père ! Amaury ! Amaury !* Il se tourna vers son ami et balbutia :

— Guillemine ! Mais alors, Amaury...

— Oui, Godefroy, tu as tout compris. Ton père est aussi le mien.

Abasourdi par cette révélation, Godefroy questionna Bertrand du regard. Le feu qu'il y vit ne lui laissa aucun doute.

— Mais alors, Amaury, tu es mon frère !

Au regard calme et serein d'Amaury, il devina tout.

— Tu le savais déjà !

Tout s'expliquait. Ce qu'il lui avait dit dans la forêt n'était pas de vaines paroles. Godefroy se souvenait très bien des mots qu'il avait prononcés. *Frères ? Si nous l'étions déjà ?* Il ne pouvait pas s'agir d'une simple coïncidence. *Frères ? Si nous l'étions déjà ?* Non, non ! À coup sûr, son ami devait connaître le secret ! Sinon, comment aurait-il pu poser cette question ?

Amaury dissipa le reste de ses doutes :

— Oui, je le savais. Mais depuis si peu de temps, depuis le jour où je me suis enfui.

Émus, les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Tant d'émotion gênait Bertrand ; il se racla la gorge. Chacun se ressaisit, lui permettant de poursuivre sa douloureuse révélation.

Si Guillemine acceptait, il l'installerait dans un coin reculé des terres de Hautecour. Plus tard, il prendrait son enfant au château.

Sans ressources, sans toit, elle avait consenti à ce marché indigne, ce marché sordide. Elle l'avait fait pour son fils. Mais jamais plus elle n'avait accepté l'amour de Bertrand. Comment aurait-elle pu nourrir une étincelle de flamme pour un homme qui l'avait trahie, qui l'avait reniée ?

— La douleur a rongé mon âme, termina Bertrand.

— Est-ce cela qui a fait de vous un homme si dur ? risqua Godefroy.

— De quel droit oses-tu me juger ? riposta Bertrand.

Mais il ajouta aussitôt :

— Oui, je suis devenu intransigeant ; j'ai chassé la compassion de mon cœur. Et voyez ce qu'est un homme sans elle.

Il se cacha le visage avec ses mains.

— Ah ! reprit-il, je n'ai jamais accepté d'être rejeté par Guillemine, une femme que j'aimais éperdument. La vengeance s'est insinuée en moi ; à mon tour, j'ai rejeté tout ce qui s'appelait Beauregard, même toi, Hugues, qui était pourtant un ami précieux.

— Ma mère aussi, et moi ?

— Toi, Amaury, tu n'as jamais été que le fils de La Muguette. Quant à elle, qui se souvenait qu'elle s'appelait Beauregard ? C'est avec le reste de la famille que j'ai coupé tous les liens.

— Et tu vas ignorer ma fille qui t'offre de les tisser à nouveau ? compléta Hugues d'un ton conciliant.

Bertrand le regardait, épuisé par ses aveux.

— Laisse-moi jusqu'à demain pour réfléchir. Tant d'années de rancune ne fondent pas sous le coup de l'émotion.

Ils regagnèrent leurs chambres.

Cette nuit était décidément celle des confidences. Une fois seul avec son père, Godefroy lui conta l'épisode de sa lutte avec le sanglier dans tous ses détails.

— Même si je n'étais pas amoureux d'Anne, aurais-je pu passer mon existence aux côtés d'une femme qui s'est ainsi moquée de ma vie ?



À l'aube, Bertrand avait pris sa décision.

— Nous recevrons demain les Champfleury, comme convenu.

Incrédule, Godefroy voulut se rebiffer.

— N'aie aucune crainte. Leur refuser l'hospitalité serait un affront, puisqu'ils sont déjà en route. Mais rien ne presse pour tes fiançailles avec Aude. Renaud comprendra sans doute nos motifs ; sinon, j'aurai perdu un ami.

— N'en avez-vous pas retrouvé un autre en Hugues ?

— En effet. Et j'aurai même trouvé plus, un fils.

Mais Godefroy avait d'autres préoccupations.

— Qu'en est-il de mes projets avec Anne ?

— Doucement. Mieux vaut ne rien précipiter aujourd'hui.

— Mon amour pour elle ne signifie donc rien à vos yeux ?

— Accepte de t'éloigner d'elle. Ton séjour chez le duc d'Orléans sera le bienvenu.

— Et à mon retour, je pourrai épouser Anne ?

— Si votre désir à tous les deux est toujours vivant.

Ils explosèrent. Comment douter de leur amour, de leur fidélité ? Ils brûlaient d'une passion intense l'un pour l'autre !

— L'amour mûrit dans le creuset du temps. Aurais-tu peur d'éprouver le tien et le sien ?

— Il sera plus passionné qu'aujourd'hui ! s'exclama Godefroy.

— Oh ! quelle fougue ! Mais qu'en dit le père d'Anne ?

Hugues fit mine d'hésiter, avant de laisser éclater sa joie :

— S'ils vibrent toujours l'un pour l'autre dans un an, j'accorderai avec empressement la main de ma fille à ton fils. Nous célébrerons en grandes pompes le premier mariage d'une Beaugard avec un Hautecour, réparant peut-être ainsi des torts commis il y a si longtemps.

L'optimisme régnait dans leurs cœurs. Ils partirent gaiement. Anne chevauchait à côté de Godefroy.

— Tu as entendu mon père ? lui dit-il. La séparation sera longue, ma mie. Sauras-tu attendre mon retour ?

— Je ferai plus, mon amour, je l'espérerai à chaque instant. Je compterai les heures, je compterai les jours. Mais, loin de me languir, j'imaginerai le chemin où tu apparaîtras enfin. Je me verrai déjà courir à ta rencontre pour me

blottir entre tes bras. Cet espoir merveilleux éclairera chacune de mes journées. Ah ! Godefroy, mon tendre amour, cette séparation sera dure, mais elle va renforcer mon désir : toute ma volonté sera tendue vers toi.

Il lui prit la main et lui sourit. Le silence réunit leurs deux cœurs.

Lorsqu'ils traversèrent la forêt de Thoury, le soleil faisait des clins d'œil à travers les arbres. La joie gonflait le cœur des jeunes gens. Toute la troupe devisait gaiement.

Jusque-là, Amaury s'était tenu à l'arrière. Il se porta à la hauteur de Bertrand qui l'invita à chevaucher à côté de lui.

— Tu as certainement quelque chose à me demander.

— Oui, père...

— Jamais en public ! coupa Bertrand. Pour le moment, je suis toujours ton maître et non quelqu'un d'autre.

— Oui, monseigneur.

— Plus tard, j'établirai les faits. Comment ? Excellente question. Mais les choses changeront avec le temps, qui est un si bon magicien. Revenons à ta demande.

— Allons-nous passer par le Mal-Étang ?

— Tu veux revoir ta mère ! Ne t'inquiète pas : même si notre dernière rencontre a été dure, je ne l'éviterai pas éternellement. J'accepte donc ce petit détour.

— Je voulais vous demander plus. Ma mère pourra-t-elle s'installer au château avec nous ? Je veux dire pas comme la dernière fois, pas comme une femme qui se cache pour me soigner, mais comme une femme respectée, comme... comme ma mère !

Il avait parlé vite, sous le coup de l'émotion.

— Ah ça ! soupira Bertrand. Vois-tu...

Il ne termina pas sa phrase. Son visage devint subitement grave et son front se barra d'une ride soucieuse. Pendant quelques instants, un silence lourd tomba sur eux, rompu finalement par Bertrand.

— Il s'agit là d'une question délicate. Viens, il faut que nous parlions.

Ils s'écartèrent du chemin, laissant passer toute la troupe.

— Descendons de cheval, proposa Bertrand. Ces choses-là se traitent mieux les deux pieds par terre.

Ils marchèrent de long en large en silence pendant un bon moment. Bertrand cherchait les mots dans sa tête. Comment garder près de lui un fils apprivoisé depuis si peu de temps ? Comment lui annoncer que sa mère ne pourrait pas s'imposer au château aussi facilement ? On ne pouvait pas ignorer certaines circonstances, certaines situations difficiles.

— Il y a Dame Agnès, mon épouse, dit-il en se raclant la gorge ; elle sait pour toi.

— Elle sait que vous êtes...

— Moins fort ! intima Bertrand en jetant un coup d'œil autour d'eux.

Amaury reprit dans un murmure :

— Elle sait que vous êtes mon père !

— Oui. Et elle connaît aussi ta mère, comme elle connaît toute l'histoire. Voilà donc le problème. Même toi, il n'a pas été facile de te garder près de moi. La naissance de Godefroy a ramené le calme et tu as pu rester au château. Je ne peux pas y installer Guillemine. Il me faut du temps, Amaury. Du temps, comprends-tu ? Agnès n'est pas insensible et elle comprendra sans doute. Mais comment lui expliquer ? Comment lui faire accepter qu'une rivale vive tout près d'elle, ou plutôt tout près de moi ? Je l'ignore encore. Mais je te promets de m'atteler à cette tâche délicate.

Un voile enveloppait la joie du retour. Elle était incomplète. Amaury rentrerait à Hautecour, orphelin une autre fois, orphelin à côté de son père, avec la promesse, toutefois, de lendemains meilleurs.

— Je comprends, laissa-t-il tomber, le cœur gros.

Bertrand lui donna une tape amicale dans le dos, autant pour l'encourager que pour partager son impuissance avec lui. Il le regarda franchement dans les yeux :

— Amaury, mon fils, je te promets qu'à l'An Nouveau ta mère sera avec nous au château... pour y demeurer.

Sur ce, il l'entoura de ses bras. Une chaleur soudaine inonda le jeune homme. Il sentait à côté de lui non plus un maître intransigeant, mais un homme souffrant, torturé, incapable à présent de se protéger derrière une armure de dureté. Il avait découvert un homme plein de tendresse, son père.

— En selle, maintenant ! dit Bertrand pour dissiper une tristesse naissante.

Quelques instants plus tard, Amaury rejoignait Anne et Godefroy.

Un soleil radieux brillait dans le ciel. La campagne s'endimanchait de milliers de bouquets de fleurs et d'odeurs enivrantes.

Droit devant eux, le bonheur les attendait.



Anne et Godefroy



La version finale d'*Anne et Godefroy* est assez éloignée de mon premier projet.

En effet, j'avais voulu développer la trame d'un amour entre une fille du peuple et un jeune noble. En fait, décrire les péripéties d'un amour impossible. Mais après m'être documenté un peu, j'ai trouvé préférable de ne pas mêler nobles et roturiers. Plausibilité historique oblige. Le roman y gagnerait certainement en crédibilité.

Et l'amour impossible ? À l'époque, des nobles qui rivalisaient entre eux, qui se détestaient même, étaient relativement nombreux en Europe. Donc, mon filon était trouvé. Il ne me restait plus qu'à y mettre un peu de piquant : introduire un secret qui expliquerait la haine que se portaient les deux familles de mes jeunes héros. Secret qu'Anne et son ami Godefroy ignoraient d'ailleurs, et qu'ils finiront par découvrir en même temps que le lecteur. Les scènes où les secrets se dévoilent (il y en a plusieurs) sont de celles que j'ai pris beaucoup de plaisir à écrire.

L'évocation du Moyen Âge s'entoure souvent d'une atmosphère trouble. Les puissances

ces occultes en font partie. Mon récit en porte quelques teintes ; mais j'en ai profité pour parler de ces femmes qu'on appelait « sorcières », souvent bien à tort. Et j'ai tenté de les situer dans une perspective plus proche de la vérité que de la simple superstition.

À l'occasion, des lecteurs trouvent des similitudes avec *Roméo et Juliette*. Pourtant, je ne m'en suis pas inspiré. D'ailleurs, la fin de mon roman diffère totalement de celle de *Roméo et Juliette* de William Shakespeare.

Jean-Michel Lienhardt



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé,
traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir
d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en avril 2011



GRAFFITI



**« – Transportons-la chez nous.
– Qu'en dira votre père ?
Vous allez encourir ses foudres !
(...)
Une paix fragile régnait entre les seigneuries de Hautecourt et de Beauregard. Le moindre incident pouvait mettre le feu aux poudres. »**

anne et godefroy

« Cette mer de cheveux châains où reposait son visage ! Ces lèvres écarlates ! Cette peau délicate ! La lumière de ces yeux ! Jamais il n'avait vu de traits si fins.

– Où suis-je ? balbutia-t-elle.

– En sécurité, chez un de vos serfs, répondit Godefroy. Il s'enhardit et lui toucha la main pour la rassurer ; ce simple contact fit naître en lui un trouble délicieux.

(...) Son visage touchait presque celui de Godefroy. Elle eut un mouvement de recul et demanda anxieuse :

– Mais vous, qui êtes-vous ?

Godefroy n'eut pas le temps de lui répondre, car déjà elle s'allongeait à nouveau, étourdie. »

COUVERTURE : FRANCESCO HAYEZ (1791-1882), *LE BAISER*



S
SOULIÈRES
ÉDITEUR

ANNE ET GODEFROY



9 782896 071449